

Dérpages

suivi de

Vers une définition du roman de la route

par

Marc Antoine GODIN

Mémoire de maîtrise soumis à la  
Faculté des études supérieures et de la recherche  
en vue de l'obtention du diplôme de  
Maîtrise ès Lettres

Département de langue et littérature françaises  
Université McGill  
Montréal, Québec

Mars 1999

© Marc Antoine Godin, 1999



**National Library  
of Canada**

**Acquisitions and  
Bibliographic Services**

**395 Wellington Street  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada**

**Bibliothèque nationale  
du Canada**

**Acquisitions et  
services bibliographiques**

**395, rue Wellington  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada**

*Your file Votre référence*

*Our file Notre référence*

**The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.**

**The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.**

**L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.**

**L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.**

0-612-50516-2

**Canada**

### Résumé

Le présent travail regroupe sept nouvelles de création réunies, sauf exception, par le motif de la route et les références culturelles qui l'accompagnent. Le recueil est suivi d'un essai de définition du roman de la route en tant que genre nord-américain du XX<sup>ième</sup> siècle ayant hérité des influences littéraires du *Bildungsroman*, du picaresque et du récit de voyage, et caractérisé par la quête d'identité personnelle et collective d'un héros, sous l'influence du mythe américain. Ce travail met en relief d'une part le caractère sacré de la route et, d'autre part, en ce qui concerne le roman de la route québécois, l'influence de l'*américanité* et de la dichotomie sédentaire-nomade dans la démarche du héros.

### Abstract

The present thesis gathers seven original short stories joined, with one exception, by their shared subscription to the road motif and the cultural references linked to it. The creative collection is followed by an attempt of definition of the road novel as a North-american, Twentieth-century genre that has inherited literary basics of the *Bildungsroman*, the picaresque and travel literature, and which is characterized by the hero's personal and collective quest for identity, under the influence of the American myth. On the one hand, this work focuses on the sacred nature of the road and, on the other hand, regarding the Quebecois road novel, the influence of *americanity* and the sedentary-nomad dichotomy in the hero's search.

## Remerciements

Au terme de la rédaction de ce mémoire, je désire remercier, pour ses judicieux conseils et le souci du détail qu'il a su m'inculquer, M. Yvon Rivard, Directeur de mémoire de la portion création. Je lui sais gré de m'avoir montré à en dire davantage en moins de mots et d'avoir respecté l'atmosphère que je souhaitais donner à mes nouvelles.

Je remercie tout aussi sincèrement M. Normand Doiron pour son appui dans la rédaction du volet théorique. Ses excellentes corrections m'ont été d'un précieux recours, autant sur la rigueur de la présentation que sur celle du contenu. Je le remercie également pour sa compréhension et sa disponibilité, ayant fait en sorte que mon mémoire puisse rencontrer les délais prescrits.

Merci à ma famille et à mes collègues du 1328 pour leur appui.

Marc Antoine Godin

## TABLE DES MATIÈRES

Résumé-Abstract	2
Remerciements	3
Tables des matières	4
<b>DÉRAPAGES</b>	<b>5</b>
La Descente	6
Quarante degrés de lassitude	14
Congé sans solde	18
Nez rouge	29
Golgotha ou La Passion d'Orel Hershisser	34
Corne de brume	39
Point de fuite	43
<b>VERS UNE DÉFINITION DU ROMAN DE LA ROUTE</b>	<b>52</b>
<u>A. Genèse du roman de la route</u>	<b>53</b>
1. Introduction	
2. Le <i>Bildungsroman</i> : récolter les fruits de l'expérience	
3. L'influence de l'anti-héros picaresque	
4. La fiction de voyage: une conquête de l'espace	
5. À la recherche d'une identité déchirée	
6. Brève psychanalyse du rêve américain	
7. La grand-route: espace sacré	
8. Le revers de la route	
<u>B. Le roman de la route québécois</u>	<b>76</b>
1. L'héritage de Jack Kerouac	
2. L'américanité: l'écho de l'Autre	
3. Le sédentaire et le nomade, vus du Québec	
4. Conclusion	
<b>Bibliographie</b>	<b>90</b>

**Première partie**

**DÉRAPAGES**

**Recueil de nouvelles**

## LA DESCENTE

Mon train routier est rempli de bois Goodfellow que je dois laisser à Rouyn-Noranda. À partir de là, m'a dit Pic, je dois de nouveau charger le camion et le mener à Toronto. Toronto... Ça veut dire traverser les limbes du nord de l'Ontario. L'enfer du voyageur.

Je passe Grand Remous vers onze heures, onze heures trente. Il me reste deux *wake-ups*. J'aperçois un homme sur le bord de la route, sans bagage ni rien, se tenant droit comme un chêne. Comme s'il avait toujours été là. Il n'a pas le pouce tendu et pourtant je ralentis. Je ne voudrais pas le laisser à son sort: à cette heure-là, et surtout à l'entrée du Parc de la Vérendrye, les occasions seront rares de se faire embarquer. Je connais trop de camionneurs qui m'ont dit: « Après dix heures, je prends plus personne ».

Je m'immobilise à sa hauteur et ouvre la porte du passager.

- *Vous savez que vous n'êtes pas à la bonne place au bon moment pour «poucer»...*

- *Je ne pouce pas, répond-il en prenant son élan pour entrer dans le camion. Et puis... c'est le bon moment puisque vous êtes là.*

Je reprends ma route et reste muet quelque temps. J'observe mon passager. On en apprend beaucoup sur un homme dans les premières minutes d'une rencontre. Voir s'il parle, de quoi il parle, ou s'il sait soutenir le silence. Comment il s'assoit, s'il regarde la route devant lui ou sur le côté, s'il inspecte l'intérieur du camion ou si c'est un habitué... Je suis tout de suite frappé par le fait qu'il est parfumé. Les routards ne se parfument pas. Peut-être après tout qu'il n'en est pas un... Il est bien habillé, mais sans trop de manières: veston, col roulé noir. On n'a pas dû le regarder trop de travers à Grand Remous.

L'homme joute bien le silence. Il le manie avec adresse, même qu'il est de taille à affronter un spécialiste comme moi. À vrai dire, il n'a rien de commun avec les *bums* que j'amène normalement. Ce n'est pas que je le craigne mais il me laisse sur le qui-vive; il me dérange.

Je lui demande où il s'en va:

- *Ici et là. Pour le moment, je vais à Toronto.*

Je ne suis pas encore nerveux mais je jette un coup d'oeil réflexe au coffre à gant où dort toujours mon revolver.

- *Comment vous appelez-vous ?*

- *On ne m'appelle pas*, répond-il sèchement.

Puis, tout de suite, avec un sourire, il ajoute:

- *Don't call us, we'll call you !*

Son clin d'oeil m'énerve mais rien ne justifie encore une protection armée. En tirant de sa veste une cigarette et un briquet, il fait un signe de tête vers la femme nue accrochée à mon rétroviseur:

- *Si vous restez avec moi assez longtemps, vous en verrez beaucoup.*

Second clin d'oeil, nettement plus complice. J'oublie le revolver.

\* \* \*

Le temps roule un peu. Je demande à mon passager ce qu'il fait dans la vie. Il dit préparer un gros coup pour la veille de l'an 2000. Il voudrait me raconter son plan mais je ne veux pas me mêler de ses magouilles. Nous restons ensuite silencieux un bon moment. Puis nous faisons le jeu de la valise et de l'île déserte. Je dis, après y avoir réfléchi pendant quelques minutes, que j'apporterais la Bible et il se met à rire. Lui ce serait un miroir.

\* \* \*

La route est escarpée et nous promet la mort à chaque tournant. La nuit, seuls les poids lourds la suivent à plus de 100 km/h. Ce sont des chauffeurs qui en ont vu d'autres et qui ne freineront pas pour un renard au milieu de la voie. La part rassurante de cette vie, c'est peut-être la stature imposante de nos fourgons et l'impression reconfortante que les convois unissent les camionneurs dans une confrérie particulière. On échange des informations sur la route et les policiers, on se raconte des blagues grivoises sur nos radios. On a toujours le sentiment d'être épaulé. Sur les autoroutes du Sud, on attaque les voies de front, comme des chevaliers en armure, avec deux, parfois trois camions roulant côte à côte. On ouvre la marche, on est des éclaireurs.

Je pense aux camionneurs que je rencontre dans les *truck-stops*, ceux qui me taquent et qui m'appellent Ti-Gars ou le Beau Jeune. Après quatre ans dans ce métier,



les plus vieux m'abordent encore avec un sourire, comme si j'étais un nouveau, comme si je ne faisais pas tout à fait partie de la bande. C'est normal. J'ai déjà été autre chose qu'un camionneur. Je les aime bien mais j'aspire à plus. Et ça, ils le savent.

Cette nuit-ci est plus tranquille qu'à l'ordinaire dans le Parc La Vérendrye. Les heures s'égrènent alors qu'on file sans problème sur la 117. Bull - c'est ainsi, dit-il, qu'on le surnomme - semble plus éveillé que moi.

- « *You're innocent... when you dream* », chantonne Bull. L'imitation de Tom Waits est parfaite.

Vers une heure du matin, entre Dorval et Louvicourt, j'aperçois à la sortie d'un virage un grand bâtiment dont les contours sont illuminés par un néon rouge. Aucune enseigne ne baptise l'endroit. Ce bar vient d'ouvrir ou alors je n'y ai simplement jamais prêté attention. Je devais rêvasser...

- *Arrêtons-nous ici*, me dit Bull. Je n'aime pas son ton de voix mais il a raison: après toutes ces heures de conduite, un verre et un bon repas ne me feront pas de tort.

Je ralentis puis mon train routier entre en gare. Je préfère laisser mon blouson de chasse sur mon siège. Et pourquoi pas ma casquette. Bull ne m'attend pas et entre immédiatement dans l'établissement. Je me passe la main dans les cheveux - ils sont sales, comme d'habitude. Mais cette nuit, sans raison particulière, je me soucie de mon apparence.

Dehors la nuit s'est réchauffée. L'air est humide et moite, mais en même temps étrangement *cool*. Je ne suis pas pressé d'entrer, sachant de toute façon que c'est là que je vais. Je me sens presque étourdi par cette petite folie qui n'était pas au programme. Je marche lentement vers la porte d'entrée avec l'impression légère de flotter au-dessus de terre. Je mets la main sur la poignée, la tourne tout doucement puis à ce moment un camion passe. Ayant vu le mien stationné, le camionneur klaxonne. Je me retourne et envoie au hasard un geste de la main.

\* \* \*

L'endroit est bondé. Un contraste à couper le souffle. Que font tous ces gens ici ? On ouvre ce genre de club en ville, on choisit les meilleures artères, on attire les branchés... mais pas ici ! Le décor hésite entre le rétro et le dernier cri. Les murs jaune moutarde sont éclairés par de hautes lampes sur pied dont les abat-jours cylindriques

sont en verre bleuté. Un grand tapis persan installé au milieu de l'immense pièce absorbe une partie de la fumée des cigares. Des fauteuils en vinyle (oranges, verts, bleus) sont dispersés dans l'espace. Tous occupés. Je parie que les gens usent de tactiques subtiles pour se les approprier.

Je remarque les femmes. Il y a longtemps que je n'en ai pas vu autant en une même place. Elles ont pour la plupart la coiffure Jackie Kennedy. Bracelets, maquillage et vêtements sont clairement à la mode des années 60. Ce n'est pourtant pas une soirée costumée... Les gens circulent à leur aise dans cette ambiance pastel feutrée où toute une clique mondaine semble s'être donné rendez-vous. Tout cela est insensé. *Insensément* impossible. J'aperçois Bull, debout près du bar, en train de parler au gérant. Ça doit être le gérant parce que tous les gérants se ressemblent. Bull poursuit sa conversation tout en se prenant une bière dans un réfrigérateur.

Une femme vêtue d'une robe moulante en velours bleu tourne les yeux vers moi. Elle me sourit. Mes joues prennent la teinte de ses lèvres et je baisse les yeux. Mes bottes auraient besoin d'un cirage. Je ne suis décidément pas habillé pour ce genre d'endroit. La femme me regarde toujours, intensément. Elle choisit de ne pas voir mon accoutrement. Elle fait glisser la paume de sa main le long de sa hanche puis elle se retourne et reprend une conversation laissée en suspens. Mes pieds restent cloués au sol.

Tout autour de nous la musique fait partie du décor. Elle plane dans l'air, prête à être saisie, comme un parfum sonore. Une musique bizarre et futuriste sur un rythme jazz langoureux. La basse résonne dans ma poitrine et les percussions me rappellent les films de détective. Puis il y a les odeurs. Surtout *cette* odeur. Légèrement épicée, vaguement étouffante, à la fois dense et légère. Coco Chanel. La salle en est imprégnée bien plus que les femmes qui l'occupent. Tout d'abord elle m'étourdit, comme le faisait l'encens quand mes parents m'emmenaient à l'église. Mais elle finit doucement par me mettre à mon aise, remplaçant l'hôte à l'entrée. Une odeur qui me sert la main et qui me prend mon manteau. « Bienvenue. Sentez-vous ici chez vous. »

Je vois Bull s'éloigner en parlant au téléphone cellulaire. C'est un habitué. Je commence à renoncer à mon souper lorsqu'un *Bloody Mary* atterrit dans ma main. La serveuse a le même sourire que la femme de velours. Elle pointe gracieusement en direction de Bull. Toujours au téléphone, il me regarde et me fait avec négligence le salut militaire. La serveuse s'éloigne lentement, au rythme de la musique. Ses longues

boucles rousses lui martèlent le dos à chaque pas. La fermeture éclair de sa robe est à peine descendue, juste assez pour qu'on puisse distinguer un grain de beauté dans la courbe de son omoplate.

Je me sens fondre dans le décor. Personne n'a pris garde à ma présence. On m'a sûrement vu mais on ne dit pas : « Regarde, là, le camionneur ». Je peux boire mon *Bloody Mary* tranquille et observer. Je sens qu'ils y sont allés fort sur le poivre et le Tabasco. Une timide gorgée, puis deux, et j'enfile le reste en une lampée. Je dépose ensuite mon verre sur une table en vitre sur laquelle se croisent des traces liquides laissées par le dessous des verres. Soulignés par la lumière, les cercles rouges, violets, jaunes, prouvent la variété des cocktails offerts par la maison. Un coup d'oeil autour: je ne vois plus Bull. Je mouille mon index et le fait glisser sur la table, question de récupérer les restes. Je me trouve un peu ridicule mais tant pis, personne ne me regarde. Il n'y a eu que mon reflet quand je me suis penché au-dessus de la table.

Un fauteuil s'est libéré. Vite. Je m'y assois confortablement, allongeant mes bras sur les côtés. Je ferme les yeux un instant. Une courte sieste sur la voie de service. Je sens un courant d'air sur ma figure mais ce doit être le passage rapide des gens devant moi. Cela me fait penser à une vieille publicité dans laquelle un homme se cramponne à son divan pour résister au volume de son haut-parleur. Qui donc faisait cette pub... Je me sens m'engourdir. Ce sera très difficile à présent de retourner au camion et à ma livraison. J'ai l'enivrante sensation de dérapier, de sortir de route sans crainte de me faire mal, sans me soucier du matériel que je transporte. Je fais signe à la serveuse rousse. La musique est devenue plus agressive, plus lascive et voici la serveuse qui s'approche d'un pas plus rapide. Elle se penche vers moi, les mains sur les genoux. Je dois me contenir pour ne pas la regarder ailleurs que dans les yeux.

*- Apporte-moi ce que tu as de meilleur.*

Un sourire, ce sourire, et elle repart.

Ma bouche s'est asséchée. Je me replonge profondément dans mon siège. Tous mes sens sont en alerte. Le décor s'est légèrement embrouillé depuis mon arrivée. Je ne crois pas que ce soit l'alcool mais seulement mon regard qui s'est voilé comme tout le reste. Soudain je sens un creux à côté de mon épaule: une fesse vient de s'appuyer sur le dessus rembourré du fauteuil. Il y a tant de gens, si peu de place, je dois partager. Je

n'ose pas bouger, pas même tourner la tête pour voir qui a pris cette aisance. Je fixe l'immense tapis et attends le moment où il va s'envoler.

Ma tête est lourde, immobile. Je n'ai pas vu la serveuse revenir vers moi. Elle dépose un *Perroquet* dans ma main droite toujours appuyée sur le bras du fauteuil. Je ramène le verre sur mon ventre. Elle est là, à côté de moi. Si je me retourne, je ne pourrai pas résister à ses lèvres. Je commence à craindre pour ma vie. Je l'entends respirer dans mon oreille.

- *Maxell*, me chuchote-t-elle.

- *P... pardon ?*

- *La publicité que vous cherchez*, répond-elle.

Et je ferme les yeux un instant. Son odeur est corsée, excitante. Je la sens rousse dans tous les pores de sa peau. Je vois du coin de l'oeil qu'elle se redresse. Elle va me quitter à nouveau. Je ne veux pas rater le grain de beauté dans son dos et ma tête déploie un effort douloureux pour ne pas manquer ce spectacle.

Une goutte de sueur coule sur mon visage. Elle suit le tracé creusé par les précédentes. Elle glisse jusque sous mon menton. Je l'entends tomber comme une bille dans mon verre. Je la vois traverser les quatre étages, les quatre couleurs opaques de mon cocktail. Je me dis qu'on peut se passer d'une livraison de Goodfellow sans que la Terre ne cesse pour autant de tourner. Je prends donc une première gorgée. Mon nez est plongé dans un bouquet fruité que je retrouve tout de suite dans ma bouche. Les couleurs se mélangent, les saveurs aussi. Le sucré de la crème de menthe me chatouille derrière l'oreille. Je bois mal, je crois en échapper sur ma chemise. Puis en un instant tout chavire. Quelqu'un s'est mis à me caresser les cheveux. C'est vrai, la pression sur le dossier du fauteuil, la fesse... Vite, le tapis, la brume... Mon regard se fixe à nouveau, en pleine extase. Bouche bée. Ce serait une main d'homme que ça n'y changerait rien. Je ne vis plus que pour ces doigts qui sillonnent le dessus de ma tête, qui frôlent, touchent, chiffonnent. Ne me demandez plus mon nom ni quel âge j'avais en entrant ici.

\* \* \*

Je ne sais pas combien de temps s'est écoulé avant que Bull ne me tire de ma léthargie. Bull que j'avais oublié. Bull dont je me foutais après tout. Il m'emmène au

bar. Ma tête est à bout de force, étourdie et détraquée, mais mon corps répond toujours et en redemande encore. Les deux poings sur le bar, un *dry martini* achève de me redresser. La musique est devenue *hard* et les clients se déhanchent très lentement. C'est ce qui leur fallait pour commencer à réagir, à danser presque. Debout devant le zinc, Bull a son bras autour de mon épaule. Il fume un Davidoff et tandis que je le regarde, il me fait un clin d'oeil. Il sait que je viens de penser au camion, et même au revolver dans le coffre à gant, mais ça ne vaut plus la peine de rien dire. Le film va mal finir.

Le barman, éreinté par sa soirée, arque le dos. Il dit qu'il va profiter de l'accalmie pour prendre une pause. Je propose spontanément de prendre le relais.

- *Vous vous y connaissez ?*

- *J'en ai servi autant que j'en ai bu.*

La réponse sort d'elle-même mais le barman ne s'en formalise pas. Bull me tapote l'épaule et regarde les danseurs. Il est décidément plus qu'un habitué de l'endroit.

Je mets un linge sur mon épaule, comme dans le temps. Il y a des années que je n'ai pas vu les bouteilles de ce côté-ci du comptoir. Mais les vieilles habitudes reviennent vite. Le barman a pris mon tabouret et me regarde travailler. « *Si tu as besoin d'aide pour les recettes...* » Je travaille lentement mais en ayant toujours l'air de savoir ce que je fais. Je prends un malin plaisir à me déplacer derrière le rade. J'ai le sentiment de contrôler la situation et d'être au-dessus de ce qui se passe dans le bar. Je m'incruste dans tout ce qui existe autour de moi: dans le décor, dans les miroirs, dans les bijoux des femmes, dans les reflets de lumière, dans la guitare électrique assourdissante...

J'aperçois Bull et la serveuse rousse s'avancer vers moi. Je m'arrête. Un coup d'oeil au barman qui suspend sa gorgée, comme s'il anticipe que quelque chose va se produire. Je continue un cocktail mais à présent je suis distrait. La splendide rousse vient se laver les mains dans l'évier du bar. Sa cuisse touche à la mienne. Je feins d'être concentré mais je verse trop de grenadine dans le verre. La belle se relève et, avant que je n'aie pu réagir, elle me donne un baiser sur la joue. Long et chaud. Elle doit y avoir laissé la signature de ses lèvres. Bull est devant moi, m'observe avec une once de suspicion:

*- Dis-moi, si tu te retrouvais sur une île déserte, qu'est-ce que tu aurais dans ta valise ?*  
Ah non, pas encore... Le temps suspend son vol en attente de ma réponse. Je lève la bouteille dans ma main droite et indique de l'autre main le baiser sur ma joue. Bull, la serveuse et le barman rient de bon coeur. La pression est relâchée.

Au moment précis où je viens de signifier que je suis comblé, je me rends compte de ce qui m'arrive, je vois où m'a mené tout ce cirque. Ma propre image se reflète dans les yeux de Bull. Du feu dans les yeux. Je sais trop bien que je ne pourrai jamais sortir d'ici. Des cubes de glace fondent trop vite dans ma main alors que la serveuse murmure, en hochant la tête:

*- En tout cas, avec tout ce bois, on aura de quoi se chauffer cet hiver...*

## QUARANTE DEGRÉS DE LASSITUDE

Seven Sisters est un obscur village situé à 65 milles à l'ouest de Corpus Christi. On y passe par hasard, sinon par malchance. *Hal's Gas & Goodies*, une de ses seules baraques, a été érigée à une époque où l'on croyait encore que le désert américain se développerait. À la fois pompiste et tenancier du magasin général, Hal semble avoir toujours été là. Le doyen de nulle part.

S'il n'a jamais eu le physique pour faire de grosses manoeuvres, la chaleur du désert l'a cependant endurci avec les années et lui a donné une résistance exceptionnelle. Son visage émacié, sa moustache grise et ses traits crispés lui donnent un air austère et résigné. Il s'obstine à regarder le désert autour de lui avec les yeux du conquérant. Il a beau être court et frêle, reste qu'il est seul à occuper le territoire et cela le grandit. Il aimerait dire: « *En 40 ans, j'en ai vu passer de toutes les sortes* », mais ce ne serait pas vrai. Les gens ne s'arrêtent pas à Seven Sisters. Ils préfèrent continuer sur la 59 et filer droit jusqu'à Laredo. Bien sûr, *Hal's Gas & Goodies* devient de temps à autre un phare, un relais. Quelques-uns s'arrêtent prendre de l'essence; d'autres, moins nombreux encore, se risquent dans la vieille cambuse de bois. Hal les sert toujours avec empathie:

- *Courage, il vous reste à peine plus d'une heure avant la frontière.*

Et quand ils viennent en sens inverse:

-*Bienvenido en America, salaud.*

Mais ce matin, comme tous les matins, c'est le silence. Le sien comme celui du paysage qui l'entoure. Le silence d'un magasin général qui, faute de clients, a depuis longtemps cessé d'offrir des aliments frais. À l'intérieur du commerce, Hal retarde le moment où il va ôter la pellicule de poussière sur les étagères et épousseter les boîtes de conserves, les friandises et les pièces d'autos usagées. Il veut simplement se garder du travail pour plus tard. Sans compter qu'il s'oblige chaque jour à balayer le rail de chemin de fer au cas où, à tout hasard, un train déciderait de passer.

Dehors, sachant trop bien que personne ne le voit, Hal s'amuse à marcher comme un cow-boy en dégainant la pompe à essence. Il observe son ombre sur le sol et se sent accompagné. Il se rend compte que son coeur bat. Soudain il croit distinguer au

loin le moteur d'une Mustang. Il reste immobile pour bien saisir le bruit, pour le laisser venir à lui. Mais le son se perd dans le sable et Hal raccroche la pompe à son support.

Même s'il a égaré sa montre, le vieux Texan sait qu'il sera bientôt midi. Le soleil ne brûle pas encore à outrance. Hal en profite pour réparer une Porsche Boxter qu'un jeune homme lui a laissée il y a longtemps. Elle est dans un état lamentable. Il pourrait tout aussi bien travailler sur sa propre camionnette. Qu'il s'agisse de la mécanique ou bien de la radio dont l'aiguille est coincée depuis toujours à un poste mexicain, il y a toujours quelque chose à arranger. Cela le distrait et lui donne tout son temps pour penser à de nouvelles histoires. *Merde, le tournevis, le tournevis, où est-ce que...* Un jour, ose-t-il espérer, quelqu'un va s'arrêter et lui demander d'où vient le nom « Seven Sisters ». Mais, évidemment, les voyageurs éviteront par politesse de demander comment on a pu avoir l'idée de donner un nom à un bled aussi perdu...

Le vent se lève à présent, moment enivrant de la journée où Dieu signale sa présence, où Hal sent sa mission réitérée, moment où l'illusion renaît et où l'attente a de nouveau un sens. Hal grimpe alors sur le distributeur de glace et va se percher sur le toit de la cambuse. Ses genoux craquent mais c'est l'âge. Il reste là longtemps, debout, casquette en main, à se laisser caresser les cheveux et à regarder au loin les éoliennes s'étourdir. Il aime sentir le vent qui érode ses joues comme il sculpte tout ce qu'il y a autour. Le vent du désert l'insère dans le décor, lui donne une place parmi le sable, les roches et les herbes mortes. Le vent qui assèche tout, même les larmes.

Vers deux heures, le soleil plombe tellement que cela pourrait mettre le feu à la baraque. Hal continue pourtant à monter la garde devant le magasin. Il faut bien montrer que l'endroit n'est pas *complètement* abandonné. Il se berce en tenant dans sa main une balle de baseball attrapée lors de sa seule visite à l'Astrodome de Houston. Ce jour-là, il s'en souvient, il n'avait jamais vu de sa vie autant de gens rassemblés. Des milliers de personnes avaient suivi cette balle des yeux mais aujourd'hui c'est lui qui la tient. Une vulgaire balle, n'ayant vécu que deux ou trois lancers, et qui était à peine marquée lorsqu'elle a atterri dans ses mains. Il ne l'avait même pas demandée. Fausse balle du hasard. Depuis ce jour, les longues heures d'attente l'ont usée: elle a été égratignée, triturée, effrangée, mais Hal continue à s'acharner sur elle distraitement. Et il se berce. En faisant claquer une gomme sous sa langue, le vieux guette le moindre



son, la moindre espérance de voir surgir quelqu'un. C'est inespéré. Tout est si mort autour qu'on entendrait une mouche s'écraser sous la chaleur.

Soudain Hal cesse son balancement. La chaise cesse de craquer, ses genoux aussi. Un galop, un cri d'indien, quelque chose lui vient à l'oreille. Il bondit de sa chaise. Une vague déferlante de terre et de poussière prend forme au loin et se rapproche. Un pare-brise de voiture miroite dans le soleil et Hal sent un noeud serrer sa gorge. Un moteur annonce un homme. Bientôt cela ne fait plus aucun doute: cette auto-là est pour lui. Il trépigne, ne sait plus où se placer. Il devra être à la hauteur.

Une Cadillac blanche s'immobilise devant la pompe à essence. Un homme est là, à quelques pouces de lui. Surtout ne rien laisser paraître. Ne pas toucher. Le conducteur, l'air nonchalant, demande le plein. Il a des lunettes fumées si grandes qu'elles lui cachent une bonne partie du visage. Ses longs favoris rappellent à Hal une photo qu'il a déjà vue. Tremblant, le vieux garagiste peine à insérer le goulot de la pompe dans la voiture. Il fait chaud. Il est certain d'avoir déjà vu ce visage quelque part. Mais Hal doit oublier la présence humaine un instant s'il veut réussir à la soutenir. Il cherche autre chose à se mettre sous les yeux et va redorer la plaque immatriculée du Tennessee. Il caresse ensuite la carrosserie de la Cadillac, gracieuse et féline, mais brûlante comme tout le reste. Elle a trop fière allure pour appartenir à n'importe quel quidam. Hal le sait, il en a vu des autos. Il en a déjà vu.

*- Hé, dude, pourquoi ils ont appelé ça Seven Sisters ?*

Le soleil est devenu insupportable.

*- C'est... c'est que... dans les environs, il y a très longtemps, il y avait une famille dont les sept soeurs ont quitté le village en même temps. Il s'est trouvé à manquer de femmes à marier. Alors, peu à peu, la jeune génération a déserté. C'est vrai, je vous jure.*

Le conducteur se satisfait de l'explication ou alors il s'en fout et voulait simplement être gentil. Il tend un billet de vingt dollars. Hal s'éclipse d'un pas rapide dans la cambuse. À son retour, le contraste entre l'obscurité du magasin et l'éclat doré de l'extérieur l'éblouit. Comme si on lui lançait de la lumière en pleine figure. La Cadillac ondule sous ses yeux comme la chaleur au-dessus de l'asphalte. Le vieux a peur de rêver. Il hésite, il sent qu'il doit faire quelque chose, qu'il est peut-être déjà trop tard. Alors, d'un geste brusque et sans rien dire, il tend la balle de baseball au conducteur.

- *Vous voulez que je la signe ?*, demande l'inconnu.

- *Non. Non, gardez-la, elle est pour vous. Il s'appelle Cesar Cedeno le type qui l'a frappé.*

Les deux hommes restent silencieux un moment et regardent une traînée de sable valser sur le pare-brise de la Cadillac. Le vent siffle un refrain connu.

- *Courage, dans une heure vous serez à la frontière.*

- *Thank ya. God bless ya.*

Puis l'auto redémarre et s'éloigne aussi vite qu'elle était apparue. Hal presse son ventre d'une main. Il a dû avaler le noeud dans sa gorge car il le sent à présent dans le creux de son estomac. Il retourne péniblement à sa chaise berçante en hochant la tête:

- *J'aurais dû le faire signer, alors j'aurais su son nom, j'aurais...*

Trop tard maintenant, le temps est passé.

Une autre gaffe à oublier.

## CONGÉ SANS SOLDE

Je n'ai pas pris de vacances depuis plus d'un an, exception faite des trois jours au congé de Noël. Combien de fois Gisèle m'a-t-elle reproché mon obsession pour le travail. Elle m'a regardé me détruire à petit feu mais je n'ai rien voulu entendre. Le boulot d'abord, les loisirs ensuite. J'ai laissé les choses aller, laissé la fatigue s'accumuler en me disant que mon portefeuille, lui, s'en porterait mieux. Mais bientôt l'épuisement l'a emporté sur mes économies et j'ai dû me résoudre à un congé.

Cela nous mène au milieu du mois de mai. L'ardeur du printemps est censé donner à tous un second souffle. J'ai trois semaines de répit et quinze livres en trop devant moi. Trois semaines. Cela signifie dix-huit jours de travail à raison d'une moyenne de onze heures par jour. Cette inactivité va donc me soulager de plus de 5000 dollars... Mieux vaut trouver une distraction intéressante pour éviter que je ne pense sans cesse à cet argent perdu. (Je sais, Gisèle, ce n'est pas de l'argent perdu). Une fois les gouttières nettoyées, l'entrée de voiture arrosée et la pelouse râtelée pour la première fois de la saison, que faire ? Je ne sais plus vraiment ce qu'est passer le temps. Et la papperasse qui s'entasse sur mon bureau, qui n'attend que..., bon Dieu qu'est-ce que je fais ici ? J'ai si peur de ne pas pouvoir me garder occupé.

Debout devant la piscine, la perche de nettoyage en main, j'observe ma silhouette dans l'eau verte. Mes pantalon est usé, j'arbore un ridicule bonnet de plage comme si j'étais déjà en juillet. Je n'aime pas le reflet proposé. Mais ai-je vraiment l'air moins misérable avec mon complet gris et mes deux cravates ?

La main de ma femme sur mon épaule. Une main de mère, protectrice, douce, sans arrière-pensée.

*- Pierre, te rappelles-tu de Myrtle Beach ?*

J'ai les idées dans le creux de la piscine. L'eau est trouble; je devrai faire démarrer le filtre.

*- Tu sais Pierre, dans le temps, pour tes rondes de golf avec le bureau ?*

Et la voilà repartie. Munie d'une brochure touristique, Gisèle me décrit les plus récentes attractions de la Caroline du Sud. Je gratte le fond de la piscine avec mon filet, vaguement à l'écoute. Gisèle met tout son coeur à tenter de me lire en anglais les

paragraphe sur Myrtle Beach. De la musique dans ma tête. Un chant qui me berce. Je sens mes jambes lourdes et j'appuie la perche de nettoyage sur mon épaule. Je ferme les yeux.

Partir... Oublier le chien, les impôts, Monsieur Savard, et se laisser lentement éroder par le sel de la mer... Se noyer dans un bain de soleil et vivre en dilettante. Serait-ce possible ?

- *Quand est-ce qu'on part, Gisèle ?*

Ma réponse, inespérée, la fait trépigner comme une gagnante de la loterie. Je la vois hésiter pendant une fraction de seconde: si elle avait été plus folle, elle se serait jetée à l'eau. Mais elle ne le fait pas. C'est Gisèle.

\* \* \*

Les jours qui suivent me rappellent notre retour de lune de miel. Je retrouve une nouvelle jeunesse dans son regard et prends un réel plaisir à ce qu'elle me trouve jovial et entreprenant. Je crois comprendre les couples qui vont se retrouver, se ressourcer en voyage. Vouloir du soleil, c'est vouloir revivre l'amour. C'est retrouver la chaleur, la moiteur, les nuits torrides, l'alcool. Mais je ne pars pas en vacances pour retrouver Gisèle. Nous n'avons pas de problème à régler; nous n'en n'avons jamais eu. Je m'en vais me détendre, essayer de me convaincre qu'il y a autre chose dans la vie que des contrats d'imprimerie.

Sortir les cannes à pêche du placard, choisir d'oublier les bâtons de golf, retrouver les serviettes de plage enfouies dans des boîtes au sous-sol, s'interroger pour une rare fois sur ce qu'on a envie de porter, voir sa femme préparer des sandwiches pour la route, s'entendre avec le voisin pour le courrier, laisser le chien chez Jeannine et partir le lendemain au petit jour.

20 mai. Il n'est pas encore huit heures et le matin est couvert de rosée. Ma respiration se condense dans l'air. À pareille heure demain, elle ne le fera pas. Gisèle et moi prenons place dans la *Buick*. J'ai acheté cette voiture deux semaines à peine après avoir reçu le chèque soulignant mes vingt ans à la compagnie. Le concessionnaire me l'a vendue en me vantant son grand espace de rangement. Elle a du coffre. J'ai bien fait d'acheter.

Gisèle insiste pour que je fasse un détour au lave-auto. Je ne dis rien pour éviter les confrontations inutiles mais je trouve cela ridicule. La *Buick* n'est pas sale et nous n'allons pas faire une parade. Sitôt en route vers les douanes américaines, elle remet le nez dans son dépliant. Elle me souligne certains détails dont elle ne m'avait pas fait mention:

*- Te rends-tu compte, ils ont une ville qui s'appelle Florence...*

Ou bien:

*- Il y a de l'architecture française à voir à Charleston... Je me demande si c'est là qu'ils ont inventé le charleston...*

Heureusement l'approche des frontières me donne congé de ces informations sans importance. Gisèle s'anime toujours quand vient le temps de passer les douanes. S'entretenir avec un douanier des États-Unis, lui dire où l'on va et pour combien de temps, voilà ce qui rend notre voyage officiel. C'est fixé, c'est dans les registres. C'est à ce moment précis que nous pouvons vraiment nous considérer partis. J'aime l'idée même si, en ce qui me concerne, les douaniers ont toujours eu la désagréable faculté de me culpabiliser sans raison.

Je trouve étrange que Gisèle regarde l'état de New-York avec des yeux de touriste. Comme si le simple fait de franchir une ligne imaginaire allait modifier le paysage et changer les coutumes. Gisèle bondit sur son siège, regarde par la vitre de sa portière en me montrant du doigt des maisons, des arbres. Il lui est tout naturel de trouver intéressantes des choses qui, quelques minutes plus tôt, n'avaient même pas attiré son attention; bien sûr le nombre de drapeaux étoilés et l'asphalte de meilleure qualité...

Au bout d'une heure, elle finit par se calmer. Nous en avons encore pour quinze heures de route avant Myrtle Beach; rien ne sert de tout souligner. Elle se détend, met de la musique. C'est dans ces moments que j'apprécie le plus sa compagnie. Ces périodes de relâchement où elle choisit d'aimer en silence, où je n'ai pas l'impression que les mots veulent combler un vide. Elle s'abandonne au son de la musique, aux rayons du soleil qui dévient dans le pare-brise. Je la trouve belle quand sa tête est appuyée sur le dossier de la banquette et qu'elle se berce entre le rêve et l'éveil. Elle s'endort à la hauteur de Lake Placid.

Je pense à mon auto. Cela fait maintenant trois ans que je l'ai et il s'agit ce matin de sa première véritable sortie. Auparavant il y avait eu le voyage aux Chutes Niagara avec ma *Le Baron*, mes fois précédentes à Myrtle Beach avec le *Marquette* et ma seule visite en Floride avec mon *Corvair*. Ça remonte. Cela me suffit pour avoir l'impression que ma *Buick* sent à nouveau l'auto neuve. Je descends un peu ma fenêtre et pèse sur le briquet. J'ai arrêté de fumer il y a longtemps mais certains réflexes ne se perdent jamais. Un jour ça me passera... Gisèle dort mais j'ai faim.

\* \* \*

Nous pique-niquons dans les Monts Catskill et reprenons ensuite notre route vers New-York. J'ai eu amplement le temps de dessiner le trajet dans ma tête et je sais que lors du transfert de l'autoroute 87 vers la 95 nous ne verrons pas les gratte-ciel de Manhattan. J'appréhende les plaintes du copilote (Gisèle est forte sur ce genre de protestation) mais, à défaut de commentaires désobligeants, j'ai droit à une moue. Elle ne manquera pas, lorsque les panneaux indiqueront New-York, d'étirer le cou dans tous les sens pour voir poindre l'Empire State Building à l'horizon. Deux ou trois fois elle lance: « Oui ! Ça y est, je le vois », mais se dédit l'instant d'après.

À l'heure du souper nous arrivons à Wilmington, Delaware. C'est ici que nous trouverons refuge pour la nuit. La ville nous donne un choix intéressant de motels bon marché. Je suis exténué mais satisfait de ma conduite. Il y a longtemps que j'avais couvert autant de distance en une seule journée. Nous garons la voiture dans le stationnement d'un *Journey's End*. À l'intérieur il y aura un bar et une bière froide m'attendra. Nous aurons une chambre bien décorée et l'impression d'être ailleurs. Cette nuit je dormirai serré contre Gisèle en nous revoyant plus jeunes.

En sortant de la voiture, elle me dit avec conviction qu'elle voit une différence de chaleur entre Montréal et le Delaware. Je souris à peine. Si ça lui fait plaisir de le croire...

\* \* \*

La deuxième journée de route me paraît plus courte. J'ai pris un bon rythme de croisière et je ne suis plus aussi pressé d'arriver à destination. La traversée se fait en eaux calmes. Gisèle me parle de plage et de souvenirs d'enfance, de cerfs-volants et de châteaux de sable défaits par la marée montante. Puis, graduellement, notre

conversation dévie vers les moeurs de l'époque, vers nos vies de famille que l'on compare et soupèse. Des histoires déjà entendues mais qu'il fait bon ressasser quand on veut se croire heureux.

Je dois arrêter faire le plein. Nous sommes au beau milieu de la Virginie et les vallons me paraissent être des vagues, des courbes de femme que l'on caresserait du bout des doigts. Cet espace est à ce point paisible que respirer devient presque superflu. Il n'y a qu'à vivre et se laisser flotter. J'ai devant moi, tout autour de la station-service, l'idée que je me suis toujours faite de la campagne. Une fresque champêtre, une nature morte mais quand même extraordinairement vivante. C'est bête, mais si je devais trouver un élément qui jure dans ce décor, ce serait moi. Moi et mon char. Pour que l'image soit vraiment belle, complète et sans anicroche, il faudrait que nous n'y soyons pas.

J'abreuve la *Buick*, les yeux sur le compteur, en me félicitant d'avoir fait attention au poids des bagages. Lorsque je me rends au *convenience store* pour payer l'essence, je suis accueilli par trois hommes, trois armoires à glace accoudées de chaque côté du comptoir. Deux d'entre eux portent une casquette et une veste à carreaux sans manche. L'autre, un moustachu entre deux âges, arbore une chemise en jeans. Au moment où j'entre dans le magasin, je sens mon malaise flotter dans l'air avec les derniers mots de leur conversation. Au premier regard ils ont vu que j'étais l'un d'eux, un autre Yankee venu troubler leur quiétude. Je dois puer le Nord. Ils sont hostiles et ne se font pas prier pour me le faire comprendre. Sur la caisse enregistreuse un collant dit: « *God, guns & guts: let's keep it that way* ». Les trois hommes ne répondent pas à mon bref sourire mais je m'avance tout de même vers eux. Le moustachu, visiblement le tenancier du magasin, reprend la place qu'occupait son copain derrière le comptoir. Il me fait un rapide geste de la tête et me rappelle le prix à payer. En une fraction de seconde je suis de retour à l'auto. J'ai eu ce que je voulais: du dépaysement.

Gisèle se plaint d'un solide mal de tête. Il nous reste encore toute la Caroline du Nord à traverser; cinq heures de route avant Myrtle Beach. Je cherche à lui changer les idées et lui raconte mon aventure de la station-service. Je lui explique en riant que quelques minutes de plus auraient suffi pour que je me fasse casser les deux jambes.

Mon histoire n'obtient manifestement pas le résultat espéré car Gisèle, la tête appuyée sur sa fenêtre, ne me fait qu'un sourire de politesse.

\* \* \*

Peut-être qu'elle n'a pas assez mangé ou qu'elle souffre des trop longues heures en auto. Peut-être est-ce simplement la fièvre d'arriver à destination. Une chose est certaine, j'espère la revoir en forme bientôt sinon les vacances seront bien mal amorcées. Je veux bien m'offrir pour aller acheter des médicaments si elle le veut mais je n'ai pas fait quinze heures de route pour m'improviser infirmier !

Nous arrivons à Myrtle Beach vers 18h30. Elle me demande d'aller voir la mer tout de suite mais je refuse; elle doit d'abord manger et prendre des forces. La santé avant tout. Au restaurant elle cueille quelques bouchées de salade avec ses mains et touche à peine à son poulet. Je ne veux pas la brusquer car ça ne ferait qu'empirer la situation. Je garde donc mes remarques pour moi, me disant qu'il faut toujours être conciliant au début d'un voyage.

Nous quittons le restaurant. L'air est frais et le temps nuageux en ce début de soirée. Le long des artères commerciales, de jeunes couples se promènent bras dessus bras dessous et s'arrêtent devant les vitrines.

*- Pierre, emmène-moi voir la mer, demande à nouveau Gisèle.*

*- Tu ne préfères pas t'installer d'abord à l'hôtel, qu'on y dépose nos choses ?*

*- Non. Le soleil va bientôt se coucher et je voudrais voir son reflet dans l'eau. Et puis je voudrais me coucher tôt pour être en forme demain.*

Nous marchons en direction de la plage, la tête remplie d'une quiétude qui ne ressemble à rien.. Mon nez se laisse charmer par l'odeur sauvage des marais salants. Accrochée à mon bras, Gisèle marche lentement comme une jeune amoureuse, les yeux baissés et le visage calme. Je réalise qu'elle avait autant besoin que moi de venir se reposer au soleil. En arrivant à la plage, nous ôtons nos souliers comme à l'accoutumée. Je tiens mes souliers d'une main et la main libre de Gisèle de l'autre. Elle me dit qu'elle ne s'était jamais sentie aussi bien avec moi depuis les premiers mois de notre mariage. Je réponds « c'est vrai » pour la forme mais, intérieurement, je me dis que nous avons sûrement eu bien d'autres moments privilégiés.



Il n'y a presque plus personne à la plage. Normal, c'est l'heure triste de la journée où l'on décide de remettre ça au lendemain. Je vois au loin des enfants qui courent et je sens que Gisèle les regarde aussi. Nous pensons la même chose mais il est trop tard maintenant. Nos pieds tracent dans le sable mouillé des empreintes que l'on voudrait ne jamais voir s'effacer. Que le sol puisse garder cela en mémoire.

Je prends de grandes bouffées d'air et encourage Gisèle à faire de même. L'air salin de l'océan me réconcilie avec les longs hivers de chez nous; nous les subissons longtemps mais ce n'est que pour mieux savourer la douceur de l'été. Tous deux assis sur une butte de sable, nous regardons Galarneau nous faire ses adieux et nous donner rendez-vous demain pour la prochaine représentation. Je me sens curieusement ému par ce spectacle que j'ai toujours trouvé futile.

*- Es-tu bien, Pierre ? Je rêve à ce moment-ci depuis tellement longtemps, pourquoi faut-il que je n'aies pas toute la forme pour l'apprécier ?*

Je sens que prononcer chaque mot lui demande un effort. Ses sourcils froncés lui donnent un air sévère qu'elle ne souhaitait sûrement pas.

*- C'est injuste. Il n'y a qu'une arrivée en voyage, pas deux. On pourrait revenir ici demain mais ce ne serait pas pareil. C'est ce soir qu'on arrive. Tu vois, le coucher de soleil qu'il y a là ne se répétera plus. Il n'y a jamais deux couchers de soleil semblables. Demain ce sera un autre tableau. Beau, sûrement, mais différent. C'est triste quand on y pense. C'est peut-être pour cela qu'on n'y pense jamais.*

Je regarde l'eau s'avancer tranquillement vers nous. Je me demande jusqu'où il faudra aller pour masquer la nostalgie dans son regard. Dans sa voix souffrante qui cherche à comprendre.

Je mène ensuite Gisèle à l'hôtel. Je pense bien que mes idées sur notre première nuit de vacances sont foutues. Elle a si mal à la tête qu'elle se couche quelques minutes seulement après que nous nous soyons installés dans notre chambre. Elle n'a pas l'habitude de se plaindre mais ce soir elle doit taire une douleur terrible.

\* \* \*

Je me lève le lendemain de bon matin, selon mon habitude, et prends bien soin de ne pas réveiller mon épouse. Je devais être bien fatigué moi aussi puisque j'ai filé ma nuit d'un seul trait, sans me réveiller ni faire de rêves bizarres. Je crois qu'elle ne fait

que dormir très profondément et que le transport l'a affectée encore plus que je me l'étais imaginé. Je vais prendre une marche, question d'épier les allers et venues des lève-tôt. À mon retour, toutefois, je constate que Gisèle n'a pas bougé. Je reste là un moment, attendant un signe de vie. Je m'avance lentement, l'appelant « Gigi » et « ma chérie ». Mais mes appels répétitifs s'évanouissent dans le creux de ma gorge et m'étouffent. Mes mains tremblent. J'échappe le journal du matin sur la moquette. Son corps est blême, encore chaud. Je reste assis sur le rebord du lit, les coudes sur les genoux. Ça ne servirait à rien de crier mais j'ai envie de tout défoncer. Je reste figé un long moment, souffrant de tous mes membres. Je voudrais pleurer mais je n'en ai pas la force. Les fleurs de la tapisserie se fanent sous mes yeux. Je me sens étranglé, attaché, écrasé, serré. Mon corps ne supporte plus son équilibre. Il veut tomber; je n'offre aucune résistance. Il s'affaisse sur le tapis de la chambre et les miettes de moi-même qui subsistent se rassemblent en un petit paquet. J'ai chaud, j'ai froid, je ne comprends pas que cela puisse être *vivre*. Les yeux vers le plafond, j'implore Gisèle de dire quelque chose mais seul le bruit du ventilateur me répond, me nargue, se moque de moi.

Un cri, un seul, un gros, pour sortir ce qui ne pourrait sortir d'aucune autre façon. Qu'importe si cela alerte les gens du motel... En fait non. Personne ne doit être mis au courant de ce qui se passe. Repartir. Ravaler son envie de vomir et repartir.

Fuir pour éviter les autorités américaines, les hôpitaux et la police. Je ne veux pas que ma Gisèle tombe entre leurs sales pattes. Elle ne doit pas être enterrée dans ce trou perdu. Ici ce n'est pas elle. Penser, penser vite, et surtout retrouver mon sang-froid que je viens de perdre pour la première fois. Je dois faire ça pour Gisèle, la ramener à la maison où elle se sentait bien. Chez elle.

Je suffoque. Je n'ai jamais connu une telle chaleur à Myrtle Beach. Je prends le corps inerte de ma... oh... je la prends et la balance sur mon épaule. Il n'y a qu'à espérer que personne dans le motel ne m'interceptera. Je ne veux voir personne, je n'ai besoin de l'aide de personne. Je veux la garder près de moi, ne jamais m'en séparer.

J'installe Gisèle à son siège de passager. J'attache sa ceinture. Je la peigne. Sa tête retombe vers l'avant. Je l'aime. Mais je ne pourrai pas la ramener ainsi au Québec sans mourir à mon tour. Je ne pourrai supporter l'odeur et surtout l'image. (Elle était là, pourtant, il y a tout juste quelques heures, elle me parlait en souriant de... ) La seule solution plausible m'apparaît être le coffre. Je stationne la *Buick* dans une rue retirée et

en profite pour déplacer tous les bagages du coffre vers la banquette arrière. Il y aura là-dedans suffisamment d'espace pour que je l'allonge et qu'il ne lui arrive rien. Mais il me faudra de la glace.

\* \* \*

Me voici de nouveau sur l'autoroute qu'hier à peine je prenais en sens inverse. Mon pied droit ne s'est jamais senti aussi lourd, aussi déterminé à enfoncer l'accélérateur. Je suis le plus rapide sur la route mais cela m'est égal. Il suffirait d'un geste brusque sur mon volant pour que j'aie rejointe Gisèle. Plus vite rendu... Je double les automobiles les unes après les autres. Tassez-vous! Je roulerai sans arrêt, de jour et de nuit, pour la ramener là où elle doit être. Elle sera mise en terre au cimetière de Boisbriand, on lui fera une belle cérémonie, oh oui une belle messe que Mgr Bécharde prononcera et on louera sa bonté et sa dévotion au bonheur des autres. On...

À présent les pleurs se mêlent à la sueur et riment ensemble sur mes joues. Les larmes ne font qu'éclaircir ma vision du malheur. Ils ne libèrent rien sinon la haine que je me porte. Au milieu des railleries et des pensées désobligeantes, je l'aimais. Je n'ai peut-être pas su comment le lui dire mais plus le temps passait moins je m'en sentais le courage. Je perdais le tour de lui exprimer ce que j'appréciais chez elle. Je le pensais mais le gardais pour moi. Pourquoi ne pas lui avoir dit que j'aimais sa manie de me toucher le bout du nez après m'avoir embrassé ? Qu'à mes yeux le temps n'avait jamais altéré sa beauté ? Tant de choses que j'aurais pu, que j'aurais dû lui dire...

\* \* \*

J'ai roulé comme jamais mais la nuit a réussi à me calmer quelque peu. Mon cœur ne me presse plus d'exploser et je peux à présent tenir mon volant sans trop trembler. Cela a pris du temps mais j'ai pu enfin me concentrer sur ma conduite. Revenu sur la 87, je roule à fond, toujours grisé par la mort. La sueur continue de creuser des canyons sous ma chemise. Je recommence lentement à penser, à calculer, à prévoir, mais je n'ai la tête à rien. Il n'y a que les douanes qui me reviennent périodiquement à l'esprit pour me rappeler que tout n'est pas encore joué. Mais j'ai si peu à perdre... L'idée de traîner Gisèle à l'arrière, de m'être arrêté deux fois déjà pour remplacer les sacs de glace, me pue au nez. Je me trouve de plus en plus dangereux.

Mais oublier cela, penser à la conduite. La *Buick* ne me cause pas de soucis: il ne pleut pas, le plein est fait, le niveau d'huile est bon. Quand l'occasion se présentera, je devrai simplement vider le cendrier. Ce sera facile de me rappeler à quel moment j'ai recommencé à fumer. Le 23 mai. Si tout va bien, je serai à Boisbriand vers cinq heures du matin. Mais à quoi bon dire "si tout va bien". Je repense à Gisèle, à ce qu'elle me disait avant de mourir - et surtout à ce qu'elle ne m'a pas dit. Je voudrais comprendre cette nuit à Myrtle Beach. Je repasse les événements dans ma tête mais rien n'indique que j'ai failli à ma tâche, que je pouvais savoir et prévenir ce qui s'est produit. Cela s'est simplement produit. Les signes de présage devaient être trop bien cachés et je n'ai rien vu. Son corps gît maintenant dans la voiture et retient les secrets de sa disparition: arythmie cardiaque, rupture d'anévrisme, je ne sais pas. Cela ne change rien. Je devrai bien finir par manger tôt ou tard. Aussi bien le faire maintenant. De toute façon dans deux jours je n'aurai pas plus faim. Il s'agit juste de manger pour tenir le coup. Près de la sortie se trouve un restaurant ouvert 24 heures. Je stationne la *Buick* à l'arrière du restaurant, loin des regards indiscrets.

Le *Friendly's* de Shenectady m'accueille avec ses odeurs de friture et de café vieilli. Les clients me dévisagent, ayant sûrement noté le teint livide et l'air désespéré. La serveuse me sert un café avant même que je l'aie demandé. Elle connaît ses clients. Elle s'efforce de me servir avec empathie, avec autant de compassion qu'un regard d'inconnu peut générer. Elle fait ce qu'elle peut pour pâlir le noir de ma journée; pourtant elle devra s'y résoudre, c'est peine perdue. Elle en a vu d'autres, certes, mais je suis assurément son premier client à transporter son épouse décédée dans un coffre d'auto. Mais elle n'en saura rien.

J'avale un club sandwich et laisse un pourboire substantiel à la serveuse pour lui montrer que j'ai remarqué ses efforts. Je sors sans réaliser à quel point la nuit est froide. Je n'ai pas eu le temps de m'habituer à la chaleur du Sud. Du Delaware, penserait Gisèle. Où sont mes clés ? Je ne les ai pourtant pas sorties de ma poche dans le restaurant. Elles ne sont pas tombées, je l'aurais vu... Je ferme les yeux. Si j'ai laissé les clés dans le contact, ce ne sera que la suite logique d'une journée démente au cours de laquelle non pas une tuile, mais un dallage au complet m'est tombé sur la tête. Je m'insulte à haute voix en parcourant le stationnement. Il n'y a que moi pour... Je m'arrête sec à l'endroit où j'ai garé la voiture. Je suis en manches courtes, un vent glacé

me traverse. Des morceaux de vitre provenant de la *Buick* sont étalés sur l'espace de stationnement vide. Vide. Mes genoux tombent ensemble: des morceaux de moi sur le pavé. Elle est partie sans moi. *Elle m'a quitté.*

## NEZ ROUGE

Ce vendredi était consacré « journée officielle des *partys* de bureau ». Celui organisé par le mien m'emmerdait profondément. A chaque année, la même résolution: *Cette fois-ci je n'y vais pas*. Et, à chaque année, la même insistance des patrons de la boîte qui louvoient pour que tout le monde soit présent. J'étais donc, cette année encore, contraint de regarder mes confrères éméchés s'échanger de poignants témoignages d'affection. Avec leur cravate dénouée et leur pathétique petit chapeau de fête, je ne pouvais m'empêcher de les regarder de haut.

J'étais debout devant une fenêtre et regardais la neige tomber. Je n'avais pas la tête aux confettis. En voyant des dizaines d'autres tours à bureaux dont les lumières étaient allumées, je m'amusais à penser que dans chacun de ces édifices un homme devait également s'ennuyer et regarder dehors. Je me suis senti observé. Puis j'ai pensé à Louise, à son *party* à Saint-Sauveur, au fait qu'elle avait gardé l'auto... J'ai fumé une autre cigarette, le temps de me convaincre que je pouvais échapper aux patrons. Puis je suis allé m'informer auprès des rares employés encore sobres si l'un ou l'autre allait repartir en direction de la Rive-Sud.

*- J'aurais bien voulu, Jacques, mais...*

Complot de Lavallois. J'ai réussi à tenir le coup pendant une autre heure mais je me suis finalement esquivé après m'être brièvement excusé auprès de M. Ruskin. J'ai fait acte de présence, comme Louise me l'avait suggéré, mais non, je n'ai pas réussi à m'amuser en bout de ligne.

J'ai ensuite marché longtemps dans la nuit d'hiver à la recherche d'un taxi. Comme bien d'autres choses, ils ne sont jamais là quand il le faut. J'en étais à me demander si j'allais un jour rentrer chez moi quand j'ai remarqué, sous la lueur d'un réverbère, une voiture immobilisée dont les phares étaient allumés. Les vitres embuées laissaient croire que quelqu'un se trouvait à l'intérieur. Tout de suite j'ai pensé aux années folles où je faisais l'amour dans une voiture et je me suis approché subrepticement. Sans être d'un naturel voyeur, je prenais un malin plaisir à m'imaginer qu'il puisse s'agir d'un collègue en train de s'envoyer en l'air avec sa secrétaire. Mais, plutôt que de surprendre un couple au milieu de ses ébats, j'ai découvert un homme, la

soixantaine bien sentie, assoupi à la place du conducteur. Sa tête reposait sur sa ceinture de sécurité. Mon lift.

Deux coups dans la vitre n'ont pas suffi pas à le réveiller. Je l'ai vu bouger vaguement les lèvres mais il n'a fait que replacer son corps dans une nouvelle position. J'ai alors ouvert la porte.

L'intérieur de l'auto puait l'alcool et le renfermé. Le sapin odoriférant accroché au rétroviseur ne suffisait manifestement pas à la demande.

- *Monsieur. Monsieur ! Réveillez-vous !*

L'homme a levé un sourcil pour confirmer qu'il m'avait entendu mais il était trop faible pour se redresser. Il m'a fait pitié tant son ivresse le rendait minable. Sans compter que l'affreux complet beige dont il était affublé ajoutait - comme si c'était nécessaire - une touche de désolation à son apparence. Le vieux devait être un de ces voyageurs de commerce qui sillonnent les routes du Québec pour vendre des bricoles inutiles et qui, le temps des Fêtes venu, font le voeu de changer de vie. Ou du moins de marchandise. Ce soir, il avait dû prendre une cuite en réalisant que son sort était immuable.

Je me suis lancé impulsivement sur une piste imprévue:

- *Je suis Jacques Séguin, d'Opération Nez Rouge, lui dis-je pour le mettre en confiance. On nous a appelé: il paraît que vous avez besoin de nous ?*

L'homme a répondu par un signe indistinct de la tête. Il s'est ensuite déplacé très péniblement vers le siège du passager. La manoeuvre a bien dû lui prendre trente secondes. Il gardait les yeux fermés, probablement trop concentré à calmer ses étourdissements. Puis j'ai pris place dans l'auto sans trop me poser de questions.

- *Et vous, comment vous appelez-vous ?*

- *Aa... Aa...Aa...* Sa voix perdait l'équilibre. L'homme a soupiré longuement, frustré de ne pas même pouvoir prononcer son nom.

- *Arthur Millaire, est-il parvenu à répondre. L'homme était confus et exténué.*

- *Il va bien falloir que vous me disiez où vous habitez, M. Millaire... Un petit effort !*

L'ivrogne a balbutié quelques indications nébuleuses et, au milieu de son délire, j'ai pu intercepter son adresse. Il me demandait de mettre le cap vers Pointe-aux-Trembles.

Les rues étaient dégagées et une neige fine et cristalline tombait sur Montréal. J'ai ouvert la radio et suis tombé sur un morceau de jazz. Je remarquais que le bruit des essuie-glace sur le pare-brise battait le rythme de la musique. Cela a été suffisant pour m'égayer. De temps à autre, je lançais quelques banalités pour rappeler à M. Millaire que j'étais toujours là et qu'il n'avait pas à s'inquiéter.

- *Je vais ouvrir la fenêtre un tout petit peu. Vous allez voir, l'air frais va vous faire du bien.*

Je me suis ainsi donné la permission de changer l'odeur répugnante de brandy qui flottait encore dans la voiture et du même coup de m'allumer une cigarette.

- *Vous imaginez-vous, M. Millaire, je roule dans votre voiture à une heure du matin pendant que ma femme est en train de folâtrer dans les Laurentides avec un autre homme. Parlez-moi d'un Noël...*

- *Toutes des salopes*, a répondu Millaire en marmonnant. Il avait dû répéter cela mille fois dans sa vie.

- *Elle s'arrange pour passer du vrai bon temps des Fêtes*, ai-je continué. *Si je m'étais permis la même chose à mon party de bureau...*

- *Nez Rouge fait des partys de bureau ?*

Sa question m'a déstabilisé. Je l'ai fixé un moment pour voir s'il donnerait d'autres signes que la brume se dissipait. Peut-être n'était-il pas aussi ivre que je l'avais d'abord cru. J'ai voulu me sortir du guêpier:

- *Euh... oui, oui. Le seul problème, c'est qu'il n'y a personne pour nous reconduire ensuite !*

Mon rire, c'était évident, sonnait faux.

Une étrange envie de vengeance me trottait dans la tête depuis que j'avais pris place dans la *Cavalier* d'Arthur Millaire. Une envie de faire le con, de me payer une bêtise pour Noël. Aussi, au moment précis où j'ai entendu le premier ronflement de Millaire, j'ai donné un solide coup de volant et changé de direction. Je me suis dit: le vieux dort, je suis seul et j'ai la nuit devant moi. J'ai donc fait demi-tour, étant nullement pressé d'aller me perdre dans Pointe-aux-Trembles. Et puis je ne suis pas un taxi.



J'ai profité de l'asphalte sèche sur l'autoroute Ville-Marie pour voir à quelle vitesse pouvait galoper la *Cavalier*. La voiture répondait bien. J'aurais volontiers coursé. Bifurquant ensuite sur la rue Atwater, j'ai pris la Côte-des-Neiges.

- *Belle victoire des Canadiens, ce soir, M.Millaire. Vous auriez dû voir ça...*, lui dis-je pour la forme. Mais l'homme dormait profondément.

Je me suis ensuite fait plaisir et me suis engagé sur la voie Camilien-Houde qui nous hisse au sommet du Mont-Royal. Je chevauchais alors à 110 km/h. Grisé par la vitesse, ébloui par les lumières de la ville qui, du haut de la montagne, célébraient Noël de partout, j'ai amorcé une réconciliation avec l'hiver. Une sorte d'armistice avec cette saison toujours trop longue que nos chantres nationaux ne cessent de glorifier. Cette promenade me faisait oublier les matins où l'auto reste coincée dans la neige; j'oubliais les pannes d'électricité qui dérèglent le radioréveil, la gadoue qui tache les pantalons, les *partys* de bureau... Mais je ne parvenais pas à oublier ma femme qui n'allait sûrement pas rentrer coucher... Et un coup d'accélérateur pour Louise ! J'ai interrompu mon envolée avec le frein à bras et j'ai laissé glisser l'auto sur la neige sur une vingtaine de mètres. Je suis entré de la sorte dans le stationnement du belvédère. Millaire n'a pas fait mine d'être malade, n'a même pas bronché. Morphée devait simplement le bercer d'une drôle de façon. Je suis sorti dehors le temps de fumer une cigarette mais décembre était décidément trop frisquet. De nouveau engouffré dans l'auto, j'ai remis le moteur en marche. À la radio, Dave Brubeck avait laissé place à une vieille chanson de Beau Dommage. Cela m'a donné l'idée d'aller voir à quoi pouvait bien ressembler le 6760 St-Vallier, Montréal. Je suis donc reparti en direction de Rosemont. La neige et les réverbères rendaient la nuit lumineuse, presque éclatante. On eût dit que je roulais à une heure du jour qui n'existait pas. Le long des rues du centre-ville, un curieux sentiment d'apaisement, de sérénité retrouvée. Je me rendais service autant qu'à ce pauvre type. Est-ce donc vrai que faire le bien c'est se faire du bien ? Et était-ce certain qu'à ce moment précis Louise s'amusait plus que moi ?

J'ai stationné la voiture devant le 6760 St-Vallier, un appartement anodin comme il en existe des dizaines à Montréal. Un troisième étage vétuste dont l'entrée est abritée par un vieil auvent de plastique vert. J'ai grimpé l'escalier en serpentin et, par le minuscule carré de fenêtre dans la porte, j'ai voulu voir l'intérieur de ce logement légendaire. Mais l'obscurité m'a convaincu de redescendre. Sans y avoir trouvé quoi que

ce soit d'intéressant, j'étais au moins heureux d'avoir répondu sur-le-champ à ma curiosité. Louise me parlait de liberté....

La nuit s'avavançait et je n'ai pu réprimer un bâillement. C'était probablement l'heure d'être raisonnable. Arthur Millaire dormait toujours comme une épave. La fébrilité toute juvénile qui s'était emparée de moi plus tôt faisait un soubresaut. Un dernier tour de piste avant de rentrer. Je sautillais sur mon siège et me trouvais fou d'agir ainsi.. Je pêchais par malice. Si Millaire avait été pleinement conscient, il aurait regretté de m'avoir fait confiance. Mais il était ivre mort et ne se souciait guère de mon attitude. J'ai repris la route et guidé la *Cavalier* vers le Pont Victoria. Il n'y avait personne quand je l'ai traversé. Le moteur vrombissait sous mon pied, m'implorant d'augmenter la cadence. J'étais désormais convaincu d'avoir sauvé ma soirée. J'ai appuyé sur l'accélérateur et augmenté le volume de la radio.

Quelques minutes plus tard, le véhicule était finalement immobilisé. J'ai fermé ma fenêtre, éteins la radio, puis le contact. Les clés étaient glacées par le froid qui avait pénétré à l'intérieur de l'auto. Arthur Millaire, voyageur de bon commerce, blotti contre sa ceinture de sécurité, avait un sourire béat imprimé sur la figure. Le réveiller eût été indécent. Irrespectueux !

Cette automobile sentait la liberté et je regrettais à présent de la quitter. J'ai refermé délicatement la portière derrière moi et, après avoir plongé la main gauche dans ma poche, j'ai débarré ma porte et suis rentré dormir.

## **GOLGOTHA**

**ou**

### **LA PASSION D'OREL HERSHISER**

Le match d'hier s'est terminé tard. Quatorze manches. Le gérant a dû utiliser tous ses releveurs. Je savais qu'en arrivant au Comiskey Park aujourd'hui, Hargrove allait s'approcher de moi, mettre son bras autour de mon épaule et marcher tranquillement dans l'abri des joueurs en m'expliquant que je devais lui donner au moins sept bonnes manches.

Dès mon arrivée à l'hôtel, j'ai téléphoné à maman pour la sécuriser et pour meubler un peu sa solitude. Elle m'a dit qu'elle allait prier pour moi et j'ai souri. Elle m'a de nouveau rappelé combien mon père serait fier de moi. J'ai fermé les yeux quelques instants pour chasser son image. À côté de moi, Kevin était couché sur son lit, deux sacs de glace sur les genoux. Il changeait distraitement les postes de la télé et maugréait contre ses mauvais élans de la journée.

Je me suis couché peu de temps après. Un mal de tête latent n'attendait qu'un mouvement brusque ou une mauvaise nouvelle pour se déclarer. En rabattant les draps sur moi, je me suis dit que je devais dormir vite et bien. Mais toute la nuit je n'ai fait que regarder défiler les joueurs des White Sox. Je répétais ma leçon, je repassais la stratégie - des balles courbes à Ventura, lancer haut à Durham, rester à l'intérieur avec Guillen...

J'ai mal dormi.

Dérangé par ces quelques heures de mauvais sommeil, j'ai déjeuné en boudant. Le buffet de l'hôtel était exécrable même si le soigneur de l'équipe s'empiffrait allègrement. Je l'observais du coin de l'oeil en lisant les chroniqueurs sportifs spéculer sur la santé de mon bras. J'ai ressenti une raideur à l'épaule du simple fait d'en entendre parler dans le journal. J'ai fait mine de me lever pour aller en parler à Doc mais ce dernier se vautrait avec trop de complaisance dans le bacon et les saucisses. Ça me dégoûtait. Parfois je me demande s'il ne suit pas l'équipe seulement pour profiter des hôtels et des buffets.

En prenant le taxi qui me menait vers le Comiskey Park et vers le match décisif, j'ai tenté de me convaincre que j'étais en pleine forme. Mais affalé sur la banquette arrière, j'avais plutôt l'impression d'avoir la gueule de bois. Le chauffeur de taxi m'a visiblement reconnu et m'a confronté du regard. Du coup j'ai compris toute la haine partisane qui m'attendait au match de ce soir.

Je me suis habillé tranquillement. L'instructeur des frappeurs s'est approché de moi et, en mettant deux doigts sur ma joue, a froncé le sourcil et m'a dit que je n'avais pas bonne mine. Merci bien. Puis je suis allé faire ma petite promenade avec le *coach*. Je m'inquiète parfois de voir à quel point Hargrove a confiance en moi. Je sais que ses nombreux « Orel, t'es mon homme » ont irrité certains coéquipiers. Je crois qu'il sanctifie dangereusement mes treize années d'expérience dans la Grande Ligue mais ce serait injuste de m'en plaindre.

La clameur de la foule s'élève comme la marée. C'est le dixième joueur. Les gens affluent aux tourniquets, plusieurs ont apporté leurs crécelles et des pancartes disant « Scalp the Indians ». Dans le vestiaire, Kevin a recommencé à se ronger les ongles. Dave s'approche de moi et me glisse un mot d'encouragement à l'oreille. « Amen », dis-je pour le remercier. Le gérant prend ensuite la parole pour un court instant. C'est un ancien joueur et il sait qu'il ne faut pas trop en dire.

Dès le début du match, l'arbitre s'impatiente du nombre de nouvelles balles que je lui demande. C'est qu'elles me paraissent toutes molles, inconfortables. Je n'ai aucune emprise sur elles. Même après toutes ces années, je ressens encore cette sensation grisante quand je grimpe sur le monticule. On se sent en altitude, on manque d'air un moment. Une fine brume est tombée sur Chicago et elle danse autour de moi comme un esprit ensorceleur. Quelque chose de bizarre, de nouveau m'habite ce soir-là, une curieuse vibration logée quelque part dans ma poitrine et reliée à ma tête.

Notre arrêt-court m'a donné une marge de manoeuvre dès la première manche en claquant un circuit de deux points contre Navarro. Mais le vent tourbillonne dans le stade et fait des spirales. Il me désarçonne, me donne des chaleurs. Surtout ne pas se laisser déranger par des éléments extérieurs. Au début de la semaine, à Cleveland, j'étais congelé mais cela ne m'a pas empêché d'accomplir le boulot. Alors cesse de penser, Orel, et fais ton boulot.

Je me débarrasse des trois premiers frappeurs dans l'ordre. Rien de bien convaincant mais au moins je ne leur ai encore rien donné. Je marche vers l'abri en essayant de préserver ce que j'ai de concentration. Sandy, mon receveur, entre dans l'abri avec moi et je tente confusément de lui expliquer que je me sens observé, qu'un corps étranger m'épie depuis le début du match.

*- C'est normal, "O", ils sont 55 000 à te regarder ! , répond-il. T'en fais pas, c'est la nervosité.*

Dix minutes plus tard nos frappeurs n'ont rien fait qui vaille et je suis de retour sur la butte. Ma balle glissante n'a aucun mordant alors je décide d'y aller avec ma rapide. Mon tir reste suspendu et Ventura la catapulte à plus de 400 pieds derrière moi. Non, ce n'est pas moi, ce n'est pas de ma faute, non, c'est très humide, la balle voyage... Je me penche pour ramasser le sac de talc et en me relevant je *le* sens de nouveau. Cette présence, ce regard incisif sur moi. Je me sens incroyablement nu et dépourvu de moyens. Je me demande comment mon gant fait pour rester dans ma main.

En fin de quatrième manche, nous avons pris les devants 3 à 1 mais je sais que ça n'y est pas. Je dois affronter de nouveau le dangereux Thomas. La foule se lève, l'acclame et me rapetisse. Il s'installe dans le rectangle du frappeur, attend ma motion... mais elle ne vient pas. Je suis pétrifié, les yeux perdus à des miles du Comiskey Park, à des miles de toute civilisation. Le cogneur demande un temps d'arrêt. *Il* est là. Pareil à s'y méprendre. Son crâne dégarni, ses lunettes carrées, son excédent de poids, son sourire sadique... J'entends vaguement l'arbitre me crier: « Alors, c'est pour aujourd'hui ? » mais je demeure figé. Le receveur trotte vers moi, enlève son masque et me demande ce qui ne va pas.

*- C'est mon père, répondis-je. Je suis sûr que c'est lui.*

Sandy se retourne vivement et soupire en gardant sa bouche fermée. Il ne comprend pas, il doit sûrement penser que ce n'est pas le temps pour ces histoires. Me ressaisissant aussitôt, je tente de le reconforter:

*- Ce n'est rien, tu vas voir, on va les massacrer.*

Je ne l'ai pas convaincu mais il retourne néanmoins à son poste. D'où je suis je ne peux entendre ses paroles mais je sais qu'il vient de glisser un mot au frappeur adverse. On complot. Mon dos ruisselle mais j'essaie d'oublier ce spectateur qui me sourit et qui a l'air de tout savoir. Je me prends à penser qu'il s'agit d'une tactique des Sox d'avoir

planqué cet homme-là à ce siège-là précisément. Maintenant que je l'ai vu, je ne peux plus l'oublier. Peu importe où je regarde, il semble toujours assis directement devant moi. Partout le visage funeste de mon père.

Ma glissante a retrouvé un peu de vigueur et Thomas frappe une chandelle inoffensive dans la gauche. Je retraite au banc sans avoir accordé de point mais je meurs à l'idée de devoir lancer à nouveau. L'instructeur des lanceurs vient me voir et s'enquiert de l'état de mon bras. Un point s'installe dans mon omoplate et me fait grimacer.

*- Aucun problème, me crois-je obligé de répondre.*

Je fais les cent pas dans l'abri. Je pense être allé trois fois à la fontaine en l'espace de seulement quelques minutes. Les joueurs me donnent de petites tapes sur les fesses mais ils me laissent tranquille. Ils me laissent réveiller de vieux démons, de vieilles colères que j'ai eues avec lui.

Quand je saute à nouveau sur le terrain, je sens ses yeux qui ne me quittent pas. Je m'essuie le front avec la manche de mon chandail. Le temps se rafraîchit subitement à Chicago et j'ai peur. J'accorde des coups sûrs successifs à Baines et Karkovice, ce qui ravive les espoirs de la foule. Aucun de nos releveurs ne se réchauffe au monticule d'exercice. Hé, il faut que vous me sortiez de là.

Puis, tout d'un coup, une lueur d'espoir: celui qui se prend pour mon père a disparu. En profiter. En finir au plus vite. Je retire Mike Cameron sur trois prises mais ce n'est qu'une recrue nerveuse qui ne serait pas même capable de frapper un ballon de plage. Je ne suis pas au bout de mes peines: je rate la cible avec Ozzie Guillen et lui donne un but sur balles. J'ai rempli les buts et me voilà dedans jusqu'au cou.

Le gérant sort de l'abri et se dirige vers moi. Ça y est, tout sera terminé dans un moment. Il marche vers moi d'un pas lourd et décidé, comme quand mon père marchait vers maman.

*- Alors, Orel, on se sent bien ? Ne te laisse pas intimider par la foule, redresse-toi. Tu lances tout un match, ta mère sera fière de toi. Je compte sur toi, t'es mon homme.*

Je n'ai pas la force de lui dire que j'ai peur, que je veux m'en aller, que les honneurs de cette rencontre cruciale peuvent bien aller à un autre que moi. Je n'ai pas eu la force de laisser tomber.

L'homme est revenu à son siège et plonge la main dans un sac de maïs soufflé. C'est la fin de la sixième, trois hommes sur les buts, un seul retrait et j'ai une crampe à l'estomac. Je lance deux balles courbes qui touchent le sol. Je n'ai plus aucune étoffe. Dans l'abri le gérant m'encourage et m'applaudit.

Mon bras me presse d'atteindre Durham... L'atteindre volontairement, créer une mêlée générale et être chassé de la partie. N'importe quoi mais quitter cette enceinte malsaine, ce match auquel je n'aurais jamais dû prendre part. Quitter ces yeux qui me dévorent depuis près de deux heures et qui ont raison de moi. Les White Sox menacent, la foule s'est de nouveau levée pour les soutenir et *lui* a fait de même. La balle devient lourde dans ma main, elle vibre aux cris des partisans qui pressent Durham de produire quelques points. La tempête se lève au-dessus de moi.

Viser la tête. Viser presque pour tuer, pour être bien sûr. J'entreprends mon élan. Pour ce seul lancer mon bras a retrouvé sa vigueur des beaux jours. Je propulse ma rapide à plus de 95 miles à l'heure. Je le sais, je le sens qu'elle va s'en venir vite. Une catapulte. Désolé Ray, ce n'est pas toi que je vise mais c'est toi qui se trouve devant moi. La balle atteint le haut de son épaule et dévie sur sa joue. L'arbitre ne croit pas que j'aie pu simplement l'échapper. Durham non plus, d'ailleurs, puisqu'il lance son bâton et court à ma rencontre. Les deux bancs se vident, une mêlée s'ensuit, la foule se lèche les doigts. Durham réussit à me donner à peine un ou deux coups. Je n'ai rien senti.

Au terme de l'échauffourée, je lève les yeux vers l'arbitre qui m'expulse d'un geste excessif. Je ne regarde pas la foule, je garde tout le plaisir du départ pour moi. Je rentre à l'abri en souriant. Je suis seul à sourire. Je n'ai rien senti.

## CORNE DE BRUME

Jamais une nuit n'a été aussi chaude, pense-t-il. Aussi lourde, suffocante, implacable. Il a la bouche sèche et le coeur aussi. Il entre dans la chambre sans troubler le sommeil de la jeune femme. Elle, dans toute sa légèreté, ne se rendra compte de rien. Tout se fera sans douleur. Il faut agir vite et éviter d'y laisser sa peau. Elle dort en pleine insouciance, le corps allongé, offert au rêve. La lumière du stationnement éclaire la pièce et apaise encore plus le doux visage de la femme. Un ventilateur, installé sur un tabouret de bois, lui caresse le cou. L'homme s'installe en retrait pour ne pas bloquer le passage de cette brise rafraîchissante. Elle ne doit pas se réveiller car il ne saurait justifier sa présence et celle de la valise au pas de la porte. Même dans ces derniers instants, il doit continuer à se faire tout petit à côté d'elle.

Il a l'arme du crime en main. Elle est là, prête à faire des ravages. Il ouvre la lettre, y jette un coup d'oeil: « *Très chère amie. On dit que l'amour est plus fort que tout. Pourtant, dans mon cas, autre chose...* » De sa main tremblante il glisse le mot dans l'enveloppe et laisse tomber celle-ci sur le petit bureau. Il regarde la fille un long moment. Il lui semble qu'elle n'a déjà plus tout à fait le même aspect, qu'elle se distord très légèrement sous son regard. L'homme sait que ce n'est ni l'éclairage, ni l'énerverment. Elle est pourtant toujours aussi splendide. Il ne l'a jamais méritée. Il doit partir mais la terrible envie de s'étendre à ses côtés le déchire. Aller rejoindre les côtes de cette femme serait un naufrage. Ne pas déroger au plan. L'homme se résout enfin à retraiter vers la porte et s'imagine lui donner un baiser. Ce sera sa pitance. Il la regarde une dernière fois puis referme la porte derrière lui. Son secret le presse de sortir. Il étouffe et donnerait sa vie pour cesser d'étouffer. Il fait chaud mais au moins il s'en va.

\* \* \*

*Toutes ces fois où je me suis caché, se dit-il en descendant l'escalier du logement, où j'ai dû faire comme si de rien n'était. Toujours agir en fonction de préserver le secret. Mais comment faire autrement ? Avec mon vrai visage, elle aurait pris peur dès notre première rencontre.*



Dehors la nuit le rappelle à l'ordre: changer d'air. Il emprunte Main Street, qu'il observe avec les yeux du condamné. Pourquoi cette artère ne lui est-elle jamais apparue aussi belle que maintenant ? Peut-être parce que c'est tout juste avant de pleurer que l'on voit le mieux; quand les larmes, encore bercées par les paupières, nettoient nos prunelles et ravivent tout ce que l'on regarde.

Il décide d'errer dans les rues jusqu'à la fin de la nuit. Il vient de laisser derrière lui, et pour toujours, la plus belle femme au monde. Elle ne lui a rien fait - voilà sa raison. Elle ne mérite pas de voir *cela*. Quand la nuit sera terminée, quand l'obscurité ne pourra plus le cacher du reste du monde, des centaines d'yeux le jugeront, le condamneront sans audience. En attendant, il pense aux ombres, espère en devenir une. La nuit, étrange et lascive, semble elle aussi en pleine perdition, se chauffant aux néons qui grésillent le long des rues. L'homme n'a nulle part où aller dormir à présent que dormir ne signifie plus *elle*. Et puis à quoi bon se reposer quand plus rien ne justifie la moindre dépense d'énergie. Un coeur en banqueroute n'a le coeur à rien. Le long des avenues, des vitrines suggèrent certaines pacotilles à tous ceux qui peuvent étouffer les crises avec un cadeau. Avoir été un autre, tout aurait été si facile... Mais l'affaire est classée maintenant. Ne pas revenir en arrière.

L'homme s'assoit sur un banc à l'entrée d'un parc. Sa silhouette s'étend sur l'asphalte. Il guette le moment où son reflet voudra oublier de lui ressembler. Le moment de la mutation après lequel il ne sera plus vraiment lui-même. Ou plutôt si: il sera *lui*, pour la première fois depuis longtemps. Il s' imagine à l'intérieur d'un terminus d'autobus ou dans une salle d'attente d'hôpital. *Veillez patienter, nous serons bientôt à vous*. Oui, c'est pour bientôt. Au fond de sa poche, une boîte de comprimés lui rappelle le sens de sa démarche. Aussi décide-t-il de reprendre son vagabondage en imitant le Petit Poucet. Il disperse les pilules tout le long de sa route, les jetant au sol comme de la nourriture pour les pigeons. Il lui est égal que quelqu'un les ramasse. *De toute façon, je serai perdu bien assez vite*. Debout ou assis, c'est la même crainte, la même étrange anticipation de se métamorphoser en grenouille ou en loup-garou. Il se gratte les bras sans retenue, comme si son épiderme annonçait déjà la venue de poils nouveaux.

Lentement, le ciel se met à pâlir et le jour revient des morts. L'homme affiche un air exténué, sale et affamé. Son aspect délabré jure avec la fraîcheur du matin. Sur les trottoirs, les gens pressés évitent ce spectre inquiétant. Sous l'humidité grandissante,

l'homme ne sue pas, il fond. Des montées de chaleur suivent d'insoutenables frissons. Il veut être ailleurs, disparaître derrière sa cravate. On le voit demander son chemin à trois ou quatre badauds qui l'ignorent en accélérant le pas:

- *Pardon, Madame, où est-ce que je m'en vais ?*

On ne veut pas l'entendre.

Des tremblements de terre dans tous ses membres et le rappel des médicaments qu'il a décidé de ne plus prendre. Elle ne devait surtout pas le voir ainsi. L'homme épie le soleil, le voit grimper au-dessus de sa tête. Son pas est chancelant et déréglé: à gauche, à droite, chaud devant, sur le derrière... Il peut désormais tout faire. Le plaisir grisant du déséquilibre. Il n'a plus à se soucier de la faim car elle se chasse... comme tout le reste.

Il y a longtemps que la folie ne s'était pas pointée le bout du nez. Dans sa tête, une fête de retrouvailles. Des petites flammèches célèbrent les millions de liens qui ne se faisaient plus et qui maintenant se recréent. L'homme enrage par moments, il se reproche à haute voix de trouver les choses si limpides un instant, et si troubles et confuses l'instant d'après. C'est le soleil, le maudit soleil qui fausse tout. Il faut se cacher, se défendre au cas où on le retracerait. Une courte escapade dans une ruelle et voilà qu'un couvercle de poubelle lui fait office de bouclier. Il le tient fermement d'une main, sa valise noire de l'autre.

Les pensées s'entassent, se cognent les unes contre les autres, si bien qu'il passe les heures à tourner en rond, à laisser le soleil frapper trop fort sur sa tête, à brasser ses idées pour ne pas qu'elles collent. Rien à faire. Le pas lourd, hargneux, il fait cent fois le même quadrilatère, fustige les passants du regard et immédiatement va se réfugier à l'ombre. Sous l'éclairage trop cru, la peur de dévoiler sa véritable identité. Les trottoirs s'achalandent subitement de lutins qui dansent à cloche-pied. Surgis de partout, ces farfadets habillés de vert convergent tous vers la même direction. *Repoussons l'ennemi!*, s'exclame l'homme devant quelques citadins ahuris. Puis il court rejoindre le défilé de petits hommes marchant vers la mer. Il ne voit qu'eux. Le reste est évanescent, embrouillé, disjoncté.

Le soleil démissionne lentement; le vent salé prendra bientôt la relève. La plage est déserte mais ce spectacle de la nature est si captivant qu'il lui fait oublier les lutins. Pendant une fraction de seconde, le souvenir lucide de cette lumière orangée sur sa

peau, sa peau à *elle*... Il serre la poignée de la valise contre son poing et commence à longer le flanc de la mer. Il se défait du couvercle de poubelle, ne sachant plus ce qu'il voulait en faire. A chaque foulée, le sable lui rappelle sa petitesse, son insignifiance. Il s'arrête un moment pour examiner quelques grains. Il se dit qu'il n'est pas en train de marcher mais qu'il creuse plutôt dans le sable les pistes d'un homme qui marche. Ne pas revenir en arrière.

Il franchit les frontières de varech, étend son veston par terre et s'assoit dessus, emprisonnant ses genoux du contour de ses bras. Il perd graduellement ses yeux dans le mouvement de l'eau et distingue la voie que le soleil lui a tracée à travers les ondes. Une invitation à la danse, un tapis d'or déroulé pour lui. Un vent chaud lui souffle bientôt dans le dos, le force à se lever. On le voit mettre son veston dans la valise vide, délayer ses chaussures et s'avancer pieds nus vers la grève. Il dépose la valise à côté de lui et confronte le soleil un long moment. La peau lui brûle; il aime. Ses pieds ne réagissent pas au froid contact de l'eau. Sans jamais se retourner, il continue à fixer le large avec la tête inclinée vers la droite. Puis, quand il ne sent plus en lui aucune résistance, il plonge dans l'eau glacée et se met à nager.

## POINT DE FUITE

Je marche vers la cabine téléphonique qu'on croirait illuminée exprès pour moi. Je plonge la main dans ma poche et trouve un vingt-cinq sous coincé au milieu de la mousse de pantalon. Quelqu'un a craché sur la porte pivotante et à l'intérieur ça sent l'urine. On se croirait en ville. Sur le mur de gauche, à la hauteur des yeux, un message: « HELP ME: (696) 844-0411 ». La marque du feutre reluit encore, ce qui laisse croire que l'inscription est récente. Je ne me risquerai pas à y donner suite. Je parcours le répertoire téléphonique à la recherche d'une remorqueuse. Le combiné bien appuyé sur mon épaule gauche, je glisse la pièce dans la fente et compose le numéro. À la femme qui me répond, je ne puis donner pour toute indication qu'un numéro de route secondaire, ainsi qu'une vague description du décor qui m'entoure. Il faut croire que cela suffit; elle me dit qu'on fera vite.

Dieu sait dans quel coin obscur j'ai bien pu échouer. Souhaitons que Dieu ait fait circuler l'information. Je m'assois sur le capot de la voiture et fume tranquillement. La nuit est chaude et sèche, il n'y a rien à y voir, mais la lueur rouge au bout du cigarillo m'amuse. Je la promène comme si c'était une luciole. Je peux savourer l'attente en toute quiétude et me dire que le Che, mon vieux Chevrolet, a bien droit à ses caprices de temps en temps. Surtout après ces longues heures de route.

Des dizaines de petits insectes se kamikazaient sur le pare-brise. Les essuie-glace essayaient de les dégommer tandis que la ligne droite de la route m'hypnotisait toujours davantage. Je ne pensais plus à Marianne. J'aurais dû m'arrêter pour me reposer mais une obstination inutile et toute-puissante m'ordonnait de continuer. Je poussais le Che à des vitesses impossibles. J'étais en transe, il n'existait plus rien que la portion de route éclairée par mes phares. Les pensées se bouscuaient au fond de moi et mon instinct se chargeait seul de me garder sur la route. Je n'ai vu passer ni les heures, ni le nom des villes. Je ne peux même pas dire si j'ai croisé d'autres voitures. Le Che m'a finalement sorti de ma torpeur. Pour une raison obscure - l'humidité, l'usure, que sais-je - le tuyau d'antigel a subitement explosé et le thermomètre du moteur a fait des bonds vertigineux. Puis, un râle. J'ai été contraint de m'arrêter sur la voie d'accotement de cette route perdue. Et maintenant j'attends.

Je me couche sur le capot et fredonne une chanson improvisée au rythme de la lumière de mes clignotants d'urgence. Un bras derrière la tête, le corps blotti dans un épais lainage à col roulé, je respire le grand air. Un jour, en me voyant avec ce chandail, ma barbe blonde et mes cheveux en brosse, Marianne m'a dit que je ressemblais à un marin. Je l'ai retenue, celle-là. J'aime bien les marins. J'aime moi aussi aller au gré du vent. M'offrir en cible, laisser la vie me rattraper. Mieux vaut prendre les choses ainsi plutôt que de se laisser dériver et déperir... De toute façon l'amour ne devrait pas être une raison. L'amour n'est pas raisonnable.

• \* •

Il se passe près d'une demi-heure avant que le garagiste n'arrive. De très loin je l'ai entendu arriver en trombe et déchirer le silence que j'occupais. Il arrête son camion-remorque à quelques pieds du pare-chocs avant du Che et, par sa fenêtre baissée, j'entends la radio cracher une musique hurlante. L'homme sort de son véhicule. Il est jeune et porte l'habituelle *chienn*e bleue des garagistes. À sa démarche et à ses longs cheveux noirs ébouriffés, je devine qu'il vient à peine de se réveiller. Il marche vers moi, me tend la main. Elle est froide mais son salut, lui, est cordial.

Je me retrouve quelques instants plus tard assis à ses côtés. Avant de partir, Stan (c'est le nom brodé en rouge sur sa salopette) s'envoie une poignée de multivitamines et les croque négligemment comme s'il s'agissait de bonbons. Il s'égare un moment dans ses réflexions, les sourcils levés, le regard perdu. Puis il se retourne vivement vers moi et m'offre ses vitamines. J'accepte. Et le moteur vrombit de nouveau, aussi fort que la musique qui reprend où elle avait laissé. Stan, élevant sa voix au-dessus du tapage, me dit qu'en raison de l'heure tardive, il me déposera d'abord à un hôtel qu'il connaît.

*- Un endroit très bien, vous verrez. Puis il enchaîne: Le garage est ouvert 24 heures, on pourra bricoler sur votre auto pour que vous puissiez l'avoir demain, en fin d'après-midi.*

Je regarde le Che accroché à l'arrière. Un poisson mort à son hameçon. Courage, bientôt tout sera rentré dans l'ordre et tu auras ton dodo, quelque part dans un stationnement d'hôtel.

\* \* \*

L'hôtel Paradise. 286 chambres réparties sur treize étages. Situé dans un cadre enchanteur, c'est le relais-repos par excellence de la région. Cela fera soixante-treize dollars. Veuillez signer ici. Un bain tourbillon, un sauna, une salle de conditionnement physique et le restaurant qui se targue d'avoir le plus grand *pickle bar* au monde. Le buffet du midi gratuit pour les moins de douze ans, un service aux chambres éternel, la salle de conférence occupée par des asiatiques, l'ascenseur de gauche défectueux. Vous avez la chambre 411. Pour votre commodité, nous prolongerons le *check-out* jusqu'à treize heures. Bon séjour, M. Hamelin.

Le préposé à la réception est un type très grand au teint basané, un air méditerranéen et de rares cheveux blancs. Il est maigre, très Rudolf Hess. *Rudolfesque*. Son veston bâille sur ses épaules comme suspendu à une patère. Absorbé à rattraper une pensée qui me traversait l'esprit alors que je signalais les registres, je reste immobile devant lui. Ça ne me revient pas. Constatant que je suis toujours devant lui, figé devant son comptoir, l'homme me dévisage à son tour. Suspendu dans l'air, le contact de nos regards n'émet strictement rien; aucun signal, aucune question ni sensation. Une voie précise, bien délimitée, mais vide. Ses prunelles écarquillées et enveloppantes me laissent transi. Pendant un court instant, elles captent toute mon énergie. Mais, tout de suite, interrompant la fréquence, l'employé baisse les yeux:

- *Non, Monsieur, on ne s'est jamais rencontré. On ne s'est jamais déjà vu quelque part. Croyez-moi.*

Je prends ma clé, ma valise, et me dirige vers l'ascenseur de droite.

\* \* \*

Le couloir du quatrième étage meurt dans la déprime. C'est vrai qu'il est tard, mais bon... Il plane partout une odeur de produit récurant. L'éclairage de l'allée est tamisé et n'incite à rien d'autre qu'au sommeil. Les lignes horizontales sur la tapisserie laissent deviner un point de fuite au fond du couloir mais la luminosité est trop faible pour pouvoir l'éclairer. Je me dis pour m'amuser qu'aller se chercher de la glace ou une boisson gazeuse aux machines distributrices serait dangereux. J'entre dans ma chambre.

En ouvrant la porte, je me souviens de cette question qui tantôt me démangeait, me brûlait la peau. La volonté de savoir où je suis avant d'aller dormir. C'est tout. C'est banal mais ça agace. Je dépose ma valise sur le lit. Son poids fait réagir les ressorts.

J'espère trouver une adresse, un nom de ville, un détail pouvant m'éclairer. L'hôtel Paradise n'a pas pourvu ses chambres de papier à lettres. Fouiller les tiroirs et déplacer les meubles ne m'avance guère. Même la télévision le fait exprès: réseaux nationaux et prévisions météo *coast to coast*.

Je suspends mes recherches lorsque retentit le téléphone. Je décroche, incertain. Une voix de femme affolée résonne à l'autre bout.

- *Bonsoir, commence-t-elle, déjà à bout de souffle. J'aimerais avoir le numéro de téléphone de Kevin Brophy, B-R-O-P-H-Y, sur la rue Madison.*

- *Désolé, Madame, c'est la chambre 411 de l'hôtel, et non le service téléphonique 411.*

La dame se confond en excuses. J'ai la très nette impression de l'avoir blessée, d'être un bâton de plus dans ses roues. Sa voix s'éteint, émue et inquiète, et de longues secondes s'écoulent avant qu'elle ne raccroche. Cette femme est quelque part dans cet hôtel. Il me prend momentanément l'envie d'aller la trouver, de la reconforter et de la prendre dans mes bras. Partager sa chute. Tenir un corps contre le mien, ne serait-ce que pour m'assurer que j'existe aussi.

\* \* \*

- *Allô, la réception ? Oui, Monsieur Hamelin de la chambre 411. Ma question sera simple et exige de vous une réponse tout aussi simple. Écoutez, je... je veux simplement savoir où je suis.*

Une pause pour assimiler la question.

- *Mais Monsieur, répond Rudolf, vous êtes à l'hôtel Paradise, le relais-repos par excellence de la région ! Il est présentement 3h35 du matin et nous sommes là pour vous.*

On croirait entendre un message enregistré. Je n'ose même pas l'interrompre, préciser ma question. Sa collaboration m'apparaît désormais impossible. Je l'entends dire avec le même ton automate que « *le personnel de l'hôtel est à mon entière disposition* ». Bien sûr.

Alors que je m'appête à déposer de nouveau le récepteur, il s'exclame:

- *Oh! Pendant que j'y pense...*

Je prête intérêt, à tout hasard.

- *J'avais oublié de vous prévenir que la chambre 411 pourrait vous causer de légers désagréments. Rien de tragique, n'ayez crainte. Voyez-vous, il se peut que des clients vous appellent en pensant que...*

- *Bonne nuit.*

\* \* \*

Je tire les épais rideaux fleuris et observe le paysage un long moment. Le mot paysage à défaut d'un autre. Cette nuit est une plaine assoupie, un horizon chloroformé par le brouillard. Les rares lumières dispersées devant moi sont des erreurs de parcours, des taches de trop sur le tableau. Une nuit anonyme, comme il en existe partout. Soudainement, surgie de l'obscurité, une lueur jaune s'approche de l'hôtel. Une lumière étourdie qui roule vite. Des gyrophares. Une remorqueuse. Une autre. On vient de repêcher une autre Che en détresse. Que se passe-t-il donc pour que les autos échouent toutes ici, dans le stationnement de cet hôtel ? Y a-t-il une entente secrète, une combine entre l'hôtel Paradise et un garage avoisinant ? N'est-ce qu'un simple hasard ? Est-ce moi qui meurs de fatigue...

Le téléphone résonne à nouveau. Son bruit strident se prolonge dans mes oreilles. Mes tympans sifflent pendant qu'un courant glacé traverse mes dents du haut. Cette fois je ne répondrai pas. Je laisserai à son sort celui ou celle qui cherche à joindre papa maman, l'ami de l'un, le chien de l'autre. Je m'assois sur le coin du lit mais le vieux matelas s'affaisse sous mon poids et je manque de tomber. Mes mains tremblent alors que je sors de ma poche une photo de Marianne. Elle est accroupie, souriante comme à nos beaux jours. Elle essayait de calmer le chien devant la caméra. Il me revient l'odeur tendre et féminine de cette chemise de chasse qu'elle portait ce jour-là. Combien de temps depuis ? Elle me disait: tes mains font des traînées de feu quand elles glissent sur mon dos. Et je la croyais. Cela fait maintenant dix jours que j'ai fui son départ. Dix jours à me demander où elle est, et si un homme l'accompagne. Maintenant je me demande tout autant où je suis. Loin, très loin d'elle sûrement.

\* \* \*

Une heure après m'être laissé engourdir par les émissions de télé de fin de soirée, je sens la fatigue creuser son nid. Je vais baisser le thermostat de la chambre et



c'est alors qu'on frappe à ma porte. Une préposée du service aux chambres m'attend de l'autre côté:

- *Votre burger, Monsieur.*
- *Je n'ai rien commandé ! Vous n'avez pas vu l'heure ? Franchement.*
- *Mais vous n'êtes pas Monsieur... attendez... Monsieur Brophy ?*
- *Non, je regrette, vous faites erreur.*
- *Ah, très bien, Monsieur. Nous sommes à votre service, Monsieur.*

Je referme la porte. Les roues mal huilées du chariot grincent dans le corridor. Vers le fond. La tapisserie en cardiogramme, le point de fuite dans le noir de l'allée... Ma tête bourdonne et m'étourdit. Je me hâte sous les draps. Une fois endormi, tout se passera mieux. Je vais fermer la lumière, prendre mes deux oreillers par les poings et plonger ma tête dans le plus moelleux des deux. Tout ira bien.

La toilette à l'étage du dessus n'en finit plus de se rincer. Je peux suivre le système de tuyauterie au-dessus de ma tête et tout le trajet de l'eau qui s'y promène. La pression dans les conduits provoque des bruits intermittents insupportables. Il faut que je dorme. Au moment où j'étire le bras pour fermer la lampe, le téléphone brise une fois de plus l'espérance du silence. Incapable de subir davantage le son de ce téléphone, je demeure pourtant déterminé à ne pas répondre. J'empoigne la douillette et serre les dents. Personne ne mérite que je décroche. Mes yeux fixent l'appareil beige et guettent la fin de mon supplice. J'aperçois soudain, sous le plastique du cadran, le numéro de téléphone de ma chambre. Le même que celui indiqué dans la cabine. *Help me.*

Quelqu'un a donc déjà souffert en ces murs... Quelqu'un a déjà trouvé refuge dans cette chambre et attendu des secours. Qui ne sont peut-être pas venus. Un frisson réveille tous mes membres. Je commence à en avoir soupé de l'angoisse. Le téléphone cesse de se plaindre mais il me semble que je l'entends encore. Voulait-on répondre au graffiti de la cabine ? *Ce numéro pour ma chambre, c'est fou. Ma tête n'en peut plus.*

\* \* \*

13h28. Cela fait une demi-heure que j'entends cogner aux portes avoisinantes et que le bruit ne cesse de se rapprocher. Je guette l'instant fatidique. Je vais finalement ouvrir, sans être vraiment sorti du lit, sur une grosse femme hindoue au regard impassible, aux yeux éteints dans lesquels cohabitent l'inertie et le mépris. La

ménagère me demande, avec un accent truffé de « r », de libérer les lieux pour qu'elle puisse faire son boulot. Je lui promets d'être sorti dans dix minutes. En refermant la porte, je regrette mon sommeil agité et ce réveil triste avec des larmes dans la peau. Je n'ai fait que rêver à des coups de téléphone incessants, des appels de détresse, des émissions de lignes ouvertes, des conversations érotiques chuchotées. Ma tête ne s'est pas accordée une seule minute de répit et elle approche maintenant le point d'ébullition. Les draps sentaient le tissu lavé sans savon et ont absorbé durant la nuit la sueur abondante de mes jambes. Et toujours le cou, les épaules tendues. Un des ressorts du lit s'est même tatoué dans mon dos.

Je me déplace lentement vers la salle de bains. Le miroir peine à reproduire les signes de vie sur ma figure. Deux longues tranchées noires se sont creusées sous mes yeux et l'ampoule au dessus de l'évier les soulignent cruellement. Ma peau si blanche sous la lumière, mon teint pâle et diaphane... Je frôle ma barbe d'une main nerveuse; c'est elle qui tient mon visage en un seul morceau. Mieux vaut essayer de se détendre sous la douche. Celle-ci n'est qu'un minuscule habitacle arrondi dont la porte est bordée d'une trace de moisissure. Misérable. Je m'enferme et m'enlise dans l'odeur putride de mille clients qui sont passés là avant moi. Le pommeau hésite longtemps à m'envoyer une eau tantôt brûlante, tantôt glaciale. À mesure que le savon glisse sur ma peau, je me sens de plus en plus recouvert d'une couche étrange, indélébile. Ce n'est pas de la saleté, plutôt une sensation désagréable dans l'épiderme, un malaise imprégné que l'eau ne parvient pas à chasser. Je me laisse tremper un long moment, espérant venir à bout de cet inconfort. Je regarde les lignes de ma main; je ne peux rien y lire. Je ne suis plus tout à fait moi.

Je quitte enfin ma chambre peu après quatorze heures. Au fond du corridor, la femme de ménage s'immobilise et me fait de gros yeux. Bien oui, c'est ça, regardez-moi... Je déplace ma carcasse dans le couloir. Le temps, comme les choses, n'a pas bougé. Chaque molécule d'air me semble à la même place qu'hier. Ma valise me traîne vers l'ascenseur. Troisième étage. Deuxième. Arrivé au rez-de-chaussée, je n'y trouve guère plus d'action qu'au milieu de la nuit. Personne n'écoute le pianiste du salon-bar. Personne non plus ne lit le journal dans le lobby ou ne consulte les brochures publicitaires à l'entrée. Cette absence symptomatique d'atmosphère me désespère. À force de feutrer et d'aseptiser pour convenir à tous, ça ne convient plus à personne. De

bout en bout, l'hôtel Paradise a été manufacturé à la chaîne, sans aucun souci de décor ou de personnalité.

Je m'approche du comptoir de la réception. Juste en face, une grande plante sur pied se dessèche. Elle manque d'amour et d'eau fraîche. A la place de Rudolf, une jeune brunette m'informe que la voiture a été réparée plus rapidement que prévu et qu'elle m'attend dans le stationnement depuis midi.

*- l'hôtel a tenté de vous joindre à votre chambre mais personne n'a décroché.*

Elle me considère froidement, comme si elle me reprochait de ne pas avoir répondu à l'appel. J'aurais bien voulu la voir à ma place. La jeune femme dépose brutalement mes clés sur le comptoir. Je tourne les talons sans rien dire ni penser: je n'ai pas même la force de réaliser qu'au moins je ne verrai plus cet hôtel.

\* \* \*

Excédé, je reprends la route comme je l'avais prise il y a onze jours: en fuyant. J'aurais besoin de revenir en sens inverse, de retrouver l'odeur de mon sofa, le vide de ma maison, et me glisser sous *mes* couvertures... Pourtant je ne reviendrai pas avant d'avoir vidé le Che de tout son sang. Je le pousserai à ses derniers milles et marquerai avec sa mort la fin d'une époque. Entre-temps les réparations coûteront ce qu'elles coûteront. Les soins prolongés. C'est ce que j'ai choisi de faire pour sublimer, pour oublier, et rien ne me fera déroger à mon plan. Aujourd'hui je jouerai le rôle de celui qui quitte.

Un paysage sans vie défile à mes côtés dans une suite de petites routes secondaires. L'idée que je m'étais faite du *Midwest* américain agonise lentement. Ces chemins déprimants sont incapables de me faire ressentir l'âme des lieux. Tous ces gens que je croise sur la route, ces gens d'ici, ne sont pas à proprement parler *ici*; ils vont vers ailleurs. La route ne fait que les disséminer un peu partout, les éloigner de leur trou. La seule vie que l'on puisse y distinguer est nomade et fugitive. Et moi je roule parmi eux, je me perds au milieu d'eux. À gauche ici, à droite là, je fais mon chemin au hasard. Je m'enlise dans un décor qui n'évoque rien de familier. Dans la merde jusqu'aux roues.

Vers dix-neuf heures je m'arrête pour me nourrir dans une cantine où l'on me sert des fruits de mer frits. La serveuse m'informe que je suis dans le village de

Woodfire, Iowa, sur la route 568. De retour dans l'auto, je tente de retracer la petite localité dans mon atlas routier. Elle doit bien être quelque part. Woodfire, Woodfire... Bien sûr la 568 rejoint la 613, mais il me faut trouver l'embranchement nord vers Waterloo. Cela suppose que je dévie par la T47. Ou est-ce la 554 ? Mon tracé au crayon feutre s'interrompt sur la carte. Arrgh ! Je rage et lance violemment l'atlas sur la banquette arrière. Décidément, ce *no man's land* n'en finit plus de m'étouffer. Me laissera-t-il la moindre chance ? Et ces foutues cartes routières se décideront-elles un jour à me venir en aide ? « *Revenir d'exil comporte des risques...* », dit une chanson de chez nous. Chez nous...

Je remets mes gants et reprends mon combat contre les petites routes de l'arrière-pays. Un combat bien plus long que prévu. J'ai l'impression d'être emmêlé dans des ficelles d'asphalte. Il n'y a que l'obscurité que je reconnaisse. Elle me guette, me poursuit, me rappelle à elle. Elle fait tout pour que je ne l'oublie pas.

Le Che, qui n'avait pas regimbé jusque-là, qui s'était montré solidaire, ne l'entend plus de cette façon. En fin de soirée, alors que je perds espoir de revoir l'autoroute, j'entends un léger frottement, qui s'intensifie et qui m'impatiente, puis un bruit sec de cassure. La courroie de l'alternateur vient de céder. Je reconnais le son caractéristique, la même vieille blessure que celle subie il y a cinq ans. Il ne me reste plus d'autres sources d'alimentation électrique que la batterie. Je dois tout éteindre pour sauvegarder les bougies: la radio, l'air climatisé,... les phares. Je suis assis au bout de mon siège, le menton collé au volant, et avance tant bien que mal. Mais l'inévitable survient une heure plus loin: le moteur se met à tousser et le Che s'acharne comme un cheval sur son mors. Je m'arrête dans l'obscurité presque totale.

Cette conduite aliénante m'a crispé. Un nerf s'est encore serré dans mon cou et je dois me masser la nuque quelques instants. Puis, sortant du Chevrolet, j'aperçois au milieu de la nuit la même lueur timide qu'hier, celle d'une boîte téléphonique. Il y a des heures que je me suis mis en route ! Qu'est-ce que c'est que ce manège ? Le hasard me fait sourire de découragement. Je pénètre une seconde fois dans la cabine où le message « HELP ME ... » m'attend. Je crois reconnaître dans le tracé de ces lettres la marque de ma propre détresse. Je retrouve heureusement le numéro de téléphone de Stan dans le répertoire.

\* \* \*

La remorqueuse ne met pas de temps à arriver. Stan se bombarde toujours d'une musique *death metal* orageuse. Il se présente à moi d'une façon distante et toute aussi froide que la veille. Peut-être est-il contrarié... Je fais un commentaire sur la coïncidence surprenante de mes ennuis mécaniques mais il ne semble pas comprendre.

- *Vous ne vous rappelez pas, hier vous m'avez remorqué à cause de mon tuyau d'antigel !?*

- *Désolé, répond Stan en croquant une vitamine, mais votre figure ne me dit rien.*

- *Allons donc, vous blaguez, j'étais ici hier !*

- *Ah! Peut-être bien... mais moi non.*

Il s'excuse de ne pas avoir le type de courroie nécessaire mais une fois au garage, me dit-il, ce sera fait pour le lendemain midi. Après avoir vérifié les chaînes qui fixent le Che à la remorqueuse, il se tourne vers moi. À ce moment seulement j'aperçois le nom « Kevin » brodé sur sa salopette. Je ne comprends plus. Il me regarde longuement, puis lance d'un ton détaché:

- *L'hôtel Paradise. Un endroit très bien, vous verrez.*

## **Deuxième partie**

### **VERS UNE DÉFINITION DU ROMAN DE LA ROUTE**

## A. GENÈSE DU ROMAN DE LA ROUTE

### 1. Introduction

Objet de fascination pour moi comme pour beaucoup d'autres, la route s'est avérée, à mesure que mes nouvelles prenaient forme, un cadre créatif au potentiel immense. J'ai donc voulu cerner cet espace sacré et délimiter, autant que faire se peut, les paramètres thématiques du roman de la route. Le but du présent travail est fondamentalement de définir la route en tant que symbole littéraire. Pour ce faire, nous retracerons sommairement la genèse et les fondements du genre <sup>1</sup> en faisant appel à ce que Mikhaïl Bakhtine la «mémoire du genre»<sup>2</sup>. Nous partirons de l'hypothèse selon laquelle le roman de la route est un genre littéraire du XX<sup>ième</sup> siècle essentiellement nord-américain. Il consiste en un récit de voyage, doublé d'un rituel d'initiation au cours duquel le héros, mis en contact avec le monde, remet son identité en question. Le roman de la route combine les influences du *bildungsroman*, du roman picaresque et du récit de voyage, les adapte à la réalité nord-américaine du XX<sup>ième</sup> siècle (par des clichés narratifs tels que le culte de l'automobile), et témoigne d'une recherche des origines définie par le vœu d'une culture séparée du Vieux Continent. Il s'agit dès lors d'une quête à la fois personnelle, collective et spirituelle. Nous examinerons successivement ces trois aspects et la place qu'occupe le mythe dans l'élaboration de cette quête. D'autre part, nous étudierons le lien qu'entretiennent les romans de la route québécois avec leurs cousins américains: fascination envers le territoire, rapports aux mythes américains, distinctions quant aux thèmes de l'errance et de l'identité, etc.

En informant mon entourage du sujet de ma réflexion, les gens me répondaient: « le roman de la route ? Ah oui, genre Jack Kerouac, Volkswagen blues... » Le lien établi avec Kerouac et Jacques Poulin était constant, et bien souvent marquait la limite de leurs connaissances sur le sujet. Mais puisque ces deux écrivains constituent

---

<sup>1</sup> Genre étant entendu au sens d'un champ littéraire dans lequel s'emmagasinent des conventions littéraires absorbées et retransmises par l'ensemble des écrivains et des lecteurs (voir Jacques Dubois, *L'Institution de la littérature*, Nathan / Labor, 1978).

<sup>2</sup> Bakhtine cité dans PRIMEAU, Ronald, *Romance of the road*, p. 21.

manifestement nos principaux référents culturels à l'égard du roman de la route, j'ai décidé d'emprunter leurs voies comme points de départ de mon analyse.

Même si de nombreux ouvrages états-uniens sont abordés dans ce travail, et qu'ils sont souvent replacés dans une perspective historique américaine, c'est véritablement d'écriture *québécoise* qu'il est question, le moteur de ce travail étant la compréhension d'un phénomène américain et son impact sur les écrivains d'ici. Ce segment théorique, qui sans gêne ratisse assez large, vise avant tout à proposer des questions, à établir une recension et à soulever des problèmes qui tous ne trouveront pas leurs solutions.

## 2. Le *bildungsroman*: récolter les fruits de l'expérience

Le roman de la route nous présente invariablement un héros qui décide de quitter la stabilité du monde connu pour partir à la conquête d'un absolu. Il ne s'agit pas *a priori* d'une fuite, mais plutôt d'une démarche contestataire visant à (r)établir des liens avec un monde qui échappe au héros. En ce sens, le roman de la route rejoint le concept de *bildungsroman*, le roman d'apprentissage allemand canonisé par *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* de Goethe. Le *bildung* décrit l'évolution d'un homme de l'enfance à la maturité et retrace sa formation psychologique et morale, son évolution de l'innocence à l'expérience ou, selon la formule d'Hegel, « de la poésie du coeur à la prose des rapports sociaux »<sup>3</sup>. Sorti de chez lui, le héros veut se faire une place dans le monde mais pour cela, il doit franchir des obstacles qui l'incitent à revoir sa vision de la société... et de lui-même. À titre d'exemples, *Tristram Shandy* de Sterne, *Tom Jones* de Fielding, ou *Great expectations* de Dickens, empruntent le chemin du *bildungsroman*. Le roman d'apprentissage français, quant à lui, rejoint l'idée-maîtresse du *bildung*, bien que dans la forme allemande traditionnelle,

le terme du parcours initiatique était une forme de renoncement. La sagesse proposée comme nouvel idéal était donc un art de se contenter de moins que les espérances de jeunesse. La conclusion des romans français du même type est beaucoup moins nette. Peu de héros arrivent à trouver une place dans leur époque, et aucun ne se contente d'un moyen terme<sup>4</sup>.

<sup>3</sup> Hegel cité dans AMMIRATI, Charles, *Le Roman d'apprentissage*, p. 3.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 5.



C'est donc dire que là où Wilhelm Meister s'assagit, se fait une raison et met son expérience à profit, le Julien Sorel de Stendhal ou le Rastignac de Balzac, plus impétueux, n'atteignent pas de véritable sagesse.

Nous pourrions associer un roman de la route tantôt au *bildungsroman*, tantôt au roman d'apprentissage français. Mais ce qu'il importe de retenir, c'est la découverte de ce qu'Amarrati appelle « la face cachée des apparences »<sup>5</sup>; c'est le « réajustement des rêves au contact de l'expérience »<sup>6</sup> et l'effort de sauvetage des valeurs incarnées par un héros fragile. Comme l'explique Ronald Primeau, auteur de l'essai *The Romance of the road*:

In one way or another, reentry is a crucial stage of every road quest: whether from pilgrimage or picaresque, road heroes return home, and the dynamics of that reintegration become an interpretation of the journey itself. In reentry, *bildung* heroes emerge, protestors shape an alternative vision, and those searching for a national or personal identity propose definitions.<sup>7</sup>

C'est donc au terme du voyage, lors du retour au bercail, que se récoltent les fruits de l'expérience.

Au contraire du *bildungsroman*, le roman de voyage ou d'aventures n'accorde au temps qu'une faible signification historique. L'attention se porte sur les différences et les contrastes qui amènent le héros à considérer tout ce qui est autre comme *exotique*. Selon Mikhaïl Bakhtine<sup>8</sup>, ce type de roman trahit une incompréhension totale des phénomènes socio-culturels (nationalités, pays, groupes sociaux, etc.). Même le temps biologique, c'est-à-dire l'âge du héros et sa progression chronologique de l'enfance à la maturité, est soit complètement absent, soit mentionné pour la forme. On n'évoque donc le temps que dans le strict cadre utilitaire de l'action, et le monde, désintégré en phénomènes individuels, reste statique. L'univers représente une expérience, une école, mais ce monde existe tel qu'il est, immobile et donné comme tel. Bien sûr la condition sociale du héros peut changer (comme c'est le cas dans le roman picaresque) mais son identité propre, sa personnalité, demeure toujours la même. Le mouvement dans le

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 4.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>7</sup> PRIMEAU, R., *op. cit.*, p. 141.

<sup>8</sup> BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique de la création verbale*, p. 213.

destin ou la vie du héros constitue généralement l'essentiel de l'intrigue, mais le développement personnel n'intervient jamais<sup>9</sup>.

Le *bildungsroman*, lui, accorde au temps une valeur centrale car il présente un homme en évolution. C'est là un élément constitutif qu'il apporte au genre de la route. En opposition avec l'unité statique du roman de voyage ou d'aventures, le héros du *bildung* est beaucoup plus dynamique: son évolution devient partie intégrante d'une intrigue qu'il faut sans cesse reconstruire et réinterpréter. Dans la forme la plus achevée du roman de formation (*Wilhelm Meister, Gargantua*), de même que dans le roman de la route, « l'évolution de l'homme y est indissoluble de l'évolution historique »<sup>10</sup>. Le héros, évoluant au rythme du monde qui l'entoure, se retrouve souvent à la frontière de deux époques: « Revoyant ma vie, j'avais le sentiment de me retrouver à un maillon raccordant tout ce que j'avais été jusque-là et tout ce que je serais désormais ».<sup>11</sup> Un environnement en pleine effervescence le force à devenir quelqu'un d'autre, puisque le monde lui-même est en mutation. Le *bildungsroman* est en ce sens le roman de la destinée humaine, dans lequel l'histoire trouve une définition précise du temps et de l'espace romanesques.

La longue démarche initiatique du *bildungsroman* est au coeur même du roman de la route car les protagonistes de la route se préparent au changement, se plaçant « comme récepteurs actifs, sensibles et ouverts à la modification, plus attentifs à l'imprévu des petites routes qu'à l'uniformité des autoroutes ».<sup>12</sup> Que leur volonté d'apprentissage ait entraîné une fin heureuse ou les ait rendus plus amers, ils doivent communiquer ce passage par l'écriture:

ils se demandent pourquoi je suis si apathique, si indifférent à présent, alors que tous nos livres et tous nos poèmes édités nous entourent. Mais, au moins, depuis que j'habite avec Mémère une maison bien à elle à des kilomètres de la ville, c'est une tristesse paisible. Une tristesse paisible à domicile, voilà en définitive le mieux que j'aie jamais été capable d'offrir au monde. Alors j'ai dit au revoir à mes Anges de la Désolation. Je suis entré dans une vie nouvelle.<sup>13</sup>

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 215.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 229.

<sup>11</sup> PRONOVOST, André, *Appalaches*, Boréal, p. 31.

<sup>12</sup> L'HÉRAULT, Pierre, "Volkswagen blues: traverser les identités" dans *Voix et images*, no. 43, p. 30.

<sup>13</sup> KEROUAC, Jack, *Les Anges vagabonds*, Denoël, p. 254.

Dans la tradition littéraire américaine, l'expérience de la route devient exotérique, fait office de témoignage. Avec un héros de la route dont l'émergence est liée à l'histoire, l'expérience humaine devient propriété publique: le héros revenu d'un tour des horizons du monde reflète l'évolution des valeurs socio-culturelles et les croyances de sa société. Par cette mission populaire, il incombe au roman de la route de faire fructifier l'expérience individuelle au milieu de l'espace commun.

### 3. L'influence de l'anti-héros picaresque

Le héros du *bildungsroman* se signale par sa capacité d'analyser les raisons de sa désillusion, témoignant par là d'une épaisseur psychologique. À la frontière du *bildungsroman* se trouve le roman picaresque, dont le protagoniste, le *picaro*, dissimule son ironie sous une apparente ingénuité. Le picaresque apparaît d'abord au XVI<sup>ième</sup> siècle comme une parodie du roman de chevalerie, mais, à la suite du succès sans précédent de *Don Quichotte*, le genre s'élargit pour se définir comme le combat inégal d'un anti-héros contre le reste du monde.

Le picaro est lancé sur le chemin de ses aventures par hasard (un hasard prévu par l'auteur) [...] On trouve dans presque tous les romans picaresques le coup de pouce initial du hasard, qui défait les plans les plus élaborés.<sup>14</sup>

Le picaro est un pauvre marginal qui vagabonde à travers le monde et dont le sort est incertain: en quête d'absolu, acceptera-t-il de se conformer aux règles de la société, de se laisser vaincre par le désenchantement, ou errera-t-il indéfiniment à la poursuite de ce qu'il désire ?

Il est mû par un questionnement métaphysique: qui est-il ? Où s'en va-t-il ? Comme le signale Didier Souiller, « l'ascension possible du picaro ou sa condamnation signifie l'optimisme d'une acceptation de la société ou le refus de celle-ci, au nom d'un dépassement vers un au-delà »<sup>15</sup>. En effet, le picaro rêve d'un autre état du monde, *croit* à un autre monde. En ce sens, le héros de la route est semblable au picaro car il aspire lui aussi à un paradis perdu. Aussi n'est-il pas étonnant qu'on ait lu, à propos de *On the*

<sup>14</sup> ASSAF, Francis, *Lesage et le picaresque*, p. 9.

<sup>15</sup> SOULLIER, Didier, *Le Roman picaresque*, p. 59.

*Road*, le roman-culte de Jack Kerouac, que « l'errance de Sal Paradise est frénétique, carnavalesque, irrésistiblement entraînée par un besoin démentiel d'absolu »<sup>16</sup>.

Le voyage et l'errance, thèmes majeurs du picaresque, lient le désir de connaître le monde à un sentiment (illusoire) de liberté. Le héros non-conventionnel de la route témoigne lui aussi d'une distance prise vis-à-vis de la société, par son choix d'affirmer la liberté de sa route<sup>17</sup>. John Steinbeck, auteur du célèbre *Grapes of wrath*, qui annonçait déjà en 1941 la venue du *road novel*, a confirmé dans *Travels with Charley* son attrait pour le voyage. Cela répond pour lui à un désir d'être « à n'importe quel endroit, loin de n'importe quel ici »<sup>18</sup> (l'impulsion picaresque appelée *vacilando*). C'est la voie qu'empruntera toute la littérature de la route à sa suite: le rêve de partir quelque part sans vraiment se soucier d'y arriver.

There are map people whose joy is to lavish more attention on the sheets of colored paper than on the colored land rolling by. [...] Another kind of traveler requires to know in terms of map exactly where he is pin-pointed every moment, as though there were some kind of safety in black and red lines [...] It is not so with me. I was born lost and take no pleasure in being found"<sup>19</sup>.

Chris et moi allons dans le Montana, avec des amis qui roulent un peu devant nous. Et nous irons peut-être plus loin. Délibérément, nous avons laissé nos projets dans le vague. Nous tenons plus à voyager qu'à arriver quelque part. Nous sommes en vacances et préférons les petites routes. D'abord les départementales privées, à la rigueur les nationales, à aucun prix les autoroutes<sup>20</sup>.

Il apparaît clair ici que le besoin de partir ne surgit pas au terme d'une réflexion et d'une décision calculées: il est viscéral.

La vertu de l'errance dans la quête métaphysique est une caractéristique commune au roman picaresque et au roman de la route. Selon Didier Souiller, la fiction autobiographique constitue une convention d'écriture du picaresque dans la mesure où le picaro n'a qu'une seule voix. Il « n'évolue pas, puisque son caractère lui est donné à la naissance, mais il se convertit ou se métamorphose brusquement »<sup>21</sup>. Tous les romans

<sup>16</sup> LAPOINTE, Jean-Pierre, "Sur la piste américaine: le statut des références littéraires dans l'oeuvre de Jacques Poulin" dans *Voix et images*, no. 43, p. 23.

<sup>17</sup> STOUT, Janis, *The Journey narrative in American literature*, p. 230.

<sup>18</sup> Steinbeck, J., *Travels with Charley*, cité dans PRIMEAU, R., *op. cit.*, p. 55.

<sup>19</sup> STEINBECK, John, *Travels with Charley*, Viking Press, p. 64.

<sup>20</sup> PIRSIG, Robert, *Traité du zen et de l'entretien des motocyclettes*, Seuil-Points, p. 14.

<sup>21</sup> SOULLIER, D., *op. cit.*, p. 59.

de la route écrits au *je* entrent aussi dans ce jeu de la fiction autobiographique, puisque le récit de l'errance motorisée, comme nous l'avons vu, est un *témoignage*.<sup>22</sup> Le picaro, comme le héros de la route, se caractérise par « sa solitude à portée existentielle »<sup>23</sup>. L'adjectif est ici très important, puisqu'il ne s'agit pas de solitude au sens strict: tous les anti-héros de la route ont besoin d'un confident, réel ou implicite, de la même façon que Don Quichotte a besoin de Sancho Panza. S'il a donc un compagnon de voyage, le héros demeure seul face à la société qu'il quitte, seul avec ses chimères dans le monde qu'il traverse. Dans *On the road*, le narrateur Sal Paradise est en fait le confident du héros Dean Moriarty; dans *Volkswagen Blues*, l'amérindienne Pitsémine est l'interlocutrice de Jack Waterman (et vice-versa). *L'auditeur*, qui incarne le lecteur idéal, fait valoir les émotions et les découvertes du héros. Il permet que l'expérience vécue sur la route soit définie, analysée sur place pour être comprise.

Il existe cependant une limite au rapprochement. Quand Souiller écrit que le picaro « n'évolue pas », cela peut difficilement s'appliquer au roman de la route. Les conversions et métamorphoses sont de brutales évolutions qui justifient plutôt l'association avec le *bildungsroman*.

#### 4. La fiction de voyage: une conquête de l'espace

Troisième genre littéraire européen à venir s'enchâsser dans la mémoire du genre de la route, le récit de voyage possède une parenté évidente avec le roman de la route. Le récit de voyage existe en Amérique depuis l'époque des grands explorateurs, qui récupéraient les grandes épopées antiques. Dès la découverte du Nouveau Monde, les habitants du nouveau continent ont intégré le déplacement à leurs manières de vivre: il leur fallait traverser un océan pour assurer les contacts commerciaux nécessaires avec l'Europe; il leur fallait également couvrir de grandes distances (des frontières sans cesse repoussées jusqu'en 1850) pour étendre la colonisation. La réalité du Nord-américain a donc été, dès le début, d'établir le mouvement comme matrice de son développement.

Avant l'invention de l'automobile, les Américains n'avaient, pour ainsi dire en propre, aucun type de récit de voyage (témoignage ou fiction) qui puisse incarner leur

<sup>22</sup> Dans de nombreux cas, les romans de la route sont le fruit d'une véritable expérience que l'auteur a légèrement romancé au profit du récit. La substance est généralement véridique.

<sup>23</sup> SOUILLER, D., *op. cit.*, p. 59.

culture. Il faut regarder du côté européen, dans la mémoire du genre, pour retracer un portrait de l'Amérique. Car, plus que toute autre forme narrative, le récit de voyage offre l'avantage d'un témoignage, d'une observation valable sur un territoire donné. La diffusion du texte permet au lectorat de mettre à jour sa conception d'un espace ou à tout le moins de se forger une image ou une opinion.

Une série de facteurs socio-historiques ont conduit l'Américain à vouloir se définir, non seulement selon ce qu'il croyait être et selon les ressources dont il disposait, mais également en termes de rupture avec l'Européen (l'Anglais, tout particulièrement). Puisque le regard de l'Autre modifie l'opinion que l'on se fait de soi, il semble judicieux de considérer le récit de voyage européen comme élément constitutif de la démarche de définition nord-américaine.

Dans la littérature de voyage, l'Amérique fut un continent à évangéliser (*Relations des Jésuites*), l'origine d'une nouvelle définition de l'homme par le mythe du Bon Sauvage (Lahontan, *Dialogues avec un sauvage*), et surtout la source d'un nouveau modèle démocratique. En effet, le récit de voyage européen a contribué non seulement au développement d'une littérature de la route, mais a carrément bouleversé la conception identitaire du continent américain. Deux récits de voyage le confirment tout particulièrement: ceux de Chateaubriand (*Voyage en Amérique*) et d'Alexis de Toqueville (*De la démocratie en Amérique*). Chateaubriand a maintes fois témoigné de sa fascination pour l'Amérique et du lien révolutionnaire qui unissait la France et les États-Unis.<sup>24</sup> Ses commentaires de voyage, empreints de nostalgie (et d'anachronismes, faut-il le rappeler, puisque le récit est raconté quarante ans après son accomplissement), ont trouvé leur suite dans les textes de Toqueville. *De la démocratie en Amérique*, écrit en 1835, a tout spécialement influencé la recherche d'identité nationale et celle des principes qui devaient prévaloir en Amérique. Érigeant en système philosophique ce que Chateaubriand avait énoncé, *De la démocratie en Amérique* a présenté un peuple aux nombreux mérites, dont celui d'avoir structuré un véritable système démocratique, mais qui avait tous les défauts de l'opresseur et du manipulateur. Constatation d'une dualité significative et durable dans l'histoire de la civilisation américaine.

---

<sup>24</sup> Tout le septième livre des *Mémoires d'outre-tombe* (p. 227-284 dans l'édition de « La Pléiade ») est consacré à la perception qu'a Chateaubriand de l'Amérique.

De tels récits de voyage romantiques ont incité les Américains du XIX<sup>ème</sup> siècle à écrire en fonction des expériences qu'ils vivaient, à écrire sur ce qu'ils découvraient plutôt que sur ce qui existait déjà.<sup>25</sup> Le mouvement a rapidement été conçu comme source d'apprentissage. Comme l'écrit Claude Reichler dans *Le Tour des horizons*:

[...] au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, le moi du voyageur prend en général une importance centrale, si bien que le voyage semble devenir l'aventure d'un sujet plutôt que la description d'un monde. Ce mouvement accompagne une évolution de la figure du destinataire, qui se personnalise et se marque dans le récit, tout comme le public - dont le récepteur inscrit dans le texte constitue une sorte d'image - recherche alors dans le livre de voyage le témoignage personnel et la confrontation d'un individu avec ce qui lui est étranger, et demande, de façon parfois obsédante, la vérification de l'identité et de l'altérité.<sup>26</sup>

Dans l'ensemble, nous observons que l'Amérique (le continent, et non les seuls États-Unis) a surtout été vu à travers le temps comme un espace riche et farouche qu'il fallait mater pour le modeler à l'image des gens qui l'habitaient. En ce sens, la contribution fondamentale du récit de voyage au roman de la route a été la transmission d'une soif toujours inassouvie de conquête du territoire dans laquelle le réseau routier coordonne le mouvement et sanctifie la (ré)appropriation de l'espace. C'est de cette façon que l'exploration de l'espace américain a servi aux uns à reconnaître l'ampleur de leur liberté, aux autres à définir les limites de leur prison:

Vestige de l'histoire des explorations et des migrations intercontinentales, le thème du mouvement, du voyage, fonde lui aussi la littérature américaine depuis Fenimore Cooper. À la recherche du paradis perdu ou dans la foulée du héros évanescent, le voyage devient errance déjà chez Mark Twain, exil avec la « lost generation » (Hemingway, Faulkner) et atteint son apogée anarchique dans la révolte *beat* avec Kerouac, Burroughs, etc.<sup>27</sup>

La littérature de voyage, qu'elle soit récit vérité ou fiction, nous permet également de comprendre la visée rhétorique du roman de la route. En effet, elle n'a qu'un seul objectif, celui de *convaincre*. Comme l'écrit Dominique Jullien dans *Récits du Nouveau monde*,

le voyageur et l'auteur ne font qu'un; l'identité du nom, l'emploi de la première personne, l'exactitude chronologique, la réalité du pays: autant de signes qui relèvent d'un discours de la réalité.<sup>28</sup>

<sup>25</sup> voir SPENGEMANN, William. *The Adventurous muse*, p. 3.

<sup>26</sup> PASQUALI, Adrien. *Le Tour des horizons*, p. xv.

<sup>27</sup> LAPOINTE, J.P., dans *Voix et images*, no. 34, *op. cit.*, p. 21.

<sup>28</sup> JULLIEN, Dominique, *Récits du Nouveau monde*, p. 13.

Ainsi, même s'il s'agit bien souvent dans le roman de la route d'une *fiction* de voyage, le ton utilisé appelle quand même à la crédibilité du compte-rendu, d'un témoignage recevable. Que ce soit dans ses récits américains *On the road* et *Dharma bums*, ou dans ses voyages intercontinentaux (*Desolation angels*), Jack Kerouac ne ménage pas les descriptions d'endroits crasseux et pittoresques où il rencontre de nouveaux compagnons d'errance. Même chose du côté de Vladimir Nabokov qui, dans *Lolita*, répertorie de façon dérisoire les stations-service, les motels et les restaurants. Le témoignage du voyage, comme l'apprentissage vécu sur la route, doit être authentifié par des éléments concrets. Dominique Jullien souligne que « l'aventure individuelle devra s'y raconter sur le fond de représentations collectives. [...] L'anecdote doit, pour demeurer significative, acquérir une portée générale »<sup>29</sup>. L'écrivain puise dans un répertoire délimité de concepts et doit s'appliquer à les disposer plutôt qu'à en créer de nouveaux.

Au plan formel, la littérature de voyage a de plus fourni à certains récits de la route le cadre du journal de voyage. On observe en effet que de nombreux ouvrages de la route, plutôt que d'être de pures oeuvres de fiction, utilisent le journal pour rendre compte de réelles pérégrinations. C'est le cas de *Air-conditioned nightmare*, de Henry Miller, et de *Travels with Charley*, de Steinbeck, véritables romans autobiographiques. Au Québec, François Barcelo a pour sa part emprunté la technique du carnet de bord fictif pour structurer *Le Voyageur à six roues*. C'est que le récit de voyage permet d'organiser textuellement le suivi d'un itinéraire par l'usage d'une cartographie véridique et précise.

\* \* \*

Jusqu'à maintenant, nous avons séparé les différentes influences littéraires à l'origine du roman de la route, et leur avons donné des fonctions précises, comme si ces éléments pouvaient vivre en vase clos. Mais ne perdons pas de vue que le roman de la route est avant tout un métissage, une création hybride dont les composantes interagissent. Ainsi, la quête d'identité personnelle n'est pas l'affaire du seul *bildungsroman*, pas plus que l'identité collective n'est attribuable qu'au récit de voyage.

---

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 7-9.



Nous devrions plutôt parler de zones d'influences mouvantes, et considérer toute catégorisation comme un simple effort herméneutique.

### 5. À la recherche d'une identité déchirée

Le jumelage récit de voyage / *bildungsroman* permet une définition de l'Amérique, certes, mais surtout une définition de soi. L'enfant nord-américain, né d'un rêve européen que d'autres Nord-américains ont poursuivi, possède une identité évanescence, furtive et changeante. Comme le remarque Ronald Primeau, la définition de soi, comme la route, est une reconstruction permanente et sans fin<sup>30</sup>.

Il me semble toutefois que la quête d'identité, tant personnelle que collective, se déroule dans la réalité dichotomique d'un Nord-américain déchiré entre ses pulsions nomades et sédentaires. Il rêve de remonter le cours de son histoire et d'être en contact avec ses origines, alors qu'il est tiraillé par le besoin de se définir seul, de se distinguer de l'Europe. Les pulsions nomades représentent sous toutes ses formes l'effort pour se détacher de ses origines. « Aux États-Unis, écrit Jean-François Chassay, les actes fondateurs du pays consistaient en réalité à se « purifier » de l'Europe, à refuser ses traditions et son histoire ». <sup>31</sup> Les premiers colons arrivés au Massachussetts vers 1630 n'étaient-ils pas des Puritains qui avaient fui la déchéance morale et religieuse de l'Europe ? Devant le nouveau continent qui s'ouvrait devant eux, s'ouvrait aussi la possibilité d'inventer un monde, de repartir à neuf. En plaçant leur Orient à l'Ouest, les Américains ont donné à l'espérance un nouveau cap: « Halfway across America, at the dividing line between the East of my youth and the West of my future... » <sup>32</sup>

Il existe un attrait caractéristique des Américains pour la quête, pour la conquête de l'Ouest prometteur et salutaire. C'est ce qu'on a appelé le Mythe de la Frontière. Le nomadisme américain se réalise dans la croyance que le mouvement est source de bonheur et d'accomplissement. Le roman de la route suggère par là que la terre purifie l'expérience, et que sur ses chemins se règlent les angoisses identitaires.

Le déplacement n'est pas comme pour l'Européen sujet de peine ou d'inquiétude, il est source de joie et d'anticipation curieuse. Ce qu'un Européen appelle

<sup>30</sup> PRIMEAU, R., *op. cit.*, p. 41.

<sup>31</sup> CHASSAY, Jean-François, "Reflets des États-Unis dans le roman québécois: une version de l'Amérique" dans *Urgences*, no. 34, p. 17.

<sup>32</sup> KEROUAC, J., *On the road*, Penguin Books, p. 17.

instabilité est imagination et esprit d'aventure pour un Américain. Ailleurs est l'espoir, ici est l'ennui.<sup>33</sup>

Le frottement constant entre le sédentaire et le nomade ne se vit pas facilement. Pierre-Yves Petillon, auteur de *La Grand-route. Espace et écriture en Amérique*, a identifié, depuis l'époque de l'essayiste Emerson, le développement d'un paradigme de la perception et de l'expérience qui traduit une éternelle hésitation: foncer vers l'inconnu, c'est-à-dire se soumettre au *bildung*, et protéger la vision du monde que l'on a déjà. En s'exposant au contact de l'Autre, l'homme peut être ébloui par la quantité d'informations qu'il reçoit, par la nouveauté, par tant de chaos où le *je* risque de se perdre. L'effort pour l'écrivain doit donc être de rassembler ce chaos en un tout cohérent.

Au coeur de cet effort, l'Américain rêve pourtant d'un espace vierge, toujours plus à l'Ouest, à l'abri du tumulte et de la saturation: un paradis perdu. Selon Petillon, le tropisme est donc « [d']arracher par un trajet dans l'espace une forme au chaos ou bien, au contraire, s'enfouir dans le sommeil et glisser dans la dislocation entropique ».<sup>34</sup> Les tensions nomades et sédentaires peuvent donc créer autant un désir de s'accomplir dans le mouvement qu'un désir de consolider les acquis et de construire sur des bases solides. Il ne serait donc pas faux de prétendre que le roman de la route représente le genre littéraire *rock and roll* par excellence, en ce qu'il propose la dichotomie entre les origines, le sommeil (*rock* = bercer) et l'exploration frénétique (*roll* = rouler).

## 6. Brève psychanalyse du rêve américain

Dans ce contexte, il est normal de considérer le héros de la route comme un personnage déphasé en quête de points de repères. Comme le souligne Jean-François Chassay, « la question de l'identité s'impose au coeur des littératures américaines parce qu'elles se sont développées et se sont nourries de la culture européenne »<sup>35</sup>. En Europe, l'Histoire et les *doxai* nationales se sont chargées depuis longtemps de clarifier la question de l'identité. Les sociétés dites traditionnelles bénéficient d'un riche tissu social

<sup>33</sup> STARER, Jacqueline, *Les Écrivains beats et le voyage*, p. 9.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>35</sup> CHASSAY, J-F., dans *Urgences*, no. 34, *op.cit.*, p. 8.

à partir duquel elles se définissent. Mais aux États-Unis, l'image collective est une sorte de *work-in-progress* conflictuel en constante recherche d'autonomisation.

Dans cette démarche s'inscrit la perpétuation de ce qu'on appelle le *mythe américain*. Il s'agit du rêve d'un modèle collectif en éternelle Renaissance, au sens où l'être se sent toujours renaître, le plaçant au sommet de sa créativité et de sa performance. On voudrait que l'Amérique soit le lieu de la « seconde chance égale pour tous », où tout est encore à faire et où chacun y a un rôle actif. Cette sorte de pensée positive a tout d'une ambition spirituelle car l'Américain aime croire qu'il est l'Adam d'un paradis retrouvé. Ainsi Jean Morency définit-il le mythe:

parole ou discours relatant un geste ou un événement primordial. Le mythe constitue le « récit » d'une histoire fondamentale servant de modèle et d'exemple, soit à l'action de l'homme, soit à la représentation de sa destinée.<sup>36</sup>

Le roman, qui provient de l'épopée, se présente comme le genre tout désigné pour réactualiser le mythe et permettre de rejoindre un « temps sacré » donnant à l'écriture américaine des allures de rituel, auquel la route participe activement. Plus précisément, nous dit Jean Morency:

Le mythe américain raconterait bientôt comment des hommes, aux temps héroïques de l'exploration du continent, c'est-à-dire dans les temps primordiaux [...] se sont arrachés à un monde caractérisé par la stabilité, ou imaginé en tant que tel, pour s'enfoncer dans l'espace américain, à la recherche d'un éden ou d'une utopie, pour s'y retrouver face-à-face avec l'Indien, et en revenir finalement transformé.<sup>37</sup>

L'Indien, figure mythique de l'histoire américaine en raison du génocide qu'il évoque, constitue en quelque sorte « le démon dans le placard » du rêve américain, le péché à expier de l'inconscient collectif. L'Indien rappelle qu'il fut le premier à être dépossédé de *son* Amérique. Il est également une figure médiatrice qui constitue souvent une étape de l'apprentissage personnel. Le héros de la route porte le poids de ce rapport ambivalent à l'égard de l'Indien. Comme l'explique le philosophe C.J. Jung:

L'Américain nous présente donc l'étrange figure d'un Européen aux manières de nègre et à l'âme de l'Indien. Il subit le sort de tout usurpateur d'un sol étranger: Certains primitifs de l'Australie prétendent qu'on ne peut conquérir un sol étranger parce qu'y vivent les esprits d'ancêtres étrangers que les nouveaux-nés incarneraient. Il y a là une grande vérité psychologique. Le pays étranger

<sup>36</sup> MORENCY, Jean, *Le Mythe américain dans les fictions d'Amérique*, p. 11.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 12.

assimile le conquérant [...] Les Américains du Nord ont conservé, avec le puritanisme le plus rigoureux, le niveau européen, sans pouvoir empêcher cependant que les âmes de leurs ennemis indiens ne devinssent les leurs. La terre vierge, par ses implications, fait partout que l'inconscient au moins du conquérant descend au niveau des autochtones. Aussi existe-t-il, entre la conscience et l'inconscient de l'Américain, une tension entre une très haute culture consciente et une primitivité inconsciente directe.<sup>38</sup>

La route devient l'outil d'un exorcisme en confrontant le héros aux fantômes qui habitent la terre américaine. Fait à noter, on ne retrouve pas seulement l'Indien dans la production américaine, mais aussi dans le roman de la route québécois. Dans *Appalaches*, d'André Pronovost, le narrateur croise la présence amérindienne tout au long de son périple: le village ultra-commercialisé de Cherokee; la rencontre de Lee Eagle, légende vivante de l'Appalachian Trail; le contact qu'il essaie d'établir avec une communauté amérindienne...

Prenons le cas de *Volkswagen blues*. Jack Waterman veut retrouver son frère Théo en reprenant le trajet que ce dernier a suivi quinze ans plus tôt. Jack se lance dans une quête de sens: quête de définition, de dénomination, de compréhension. « La quête est parcours, déplacement, fuite en avant, oblitération du passé, mais aussi retour obsessionnel vers les traces d'une première occupation humaine »<sup>39</sup>. À nouveau, l'effort tout américain de saisir le continent au temps de sa virginité. Ce voyage, qui se conclut par un constat d'incomplétude, par l'impossibilité de retrouver la part manquante, fait prendre conscience à Jack que l'être est métissé, et non pas né d'une seule filiation narcissique. Ici, la figure de l'Indien, incarnée par la Grande Sauterelle, tue dans l'oeuf le rêve d'une synthèse identitaire unifiante:

Vous dites que vous êtes « quelque chose entre les deux »... Eh bien, je ne suis pas du tout de votre avis. Je trouve que vous êtes quelque chose de neuf, quelque chose qui commence. Vous êtes quelque chose qui ne s'est encore jamais vu. Voilà, c'est tout.<sup>40</sup>

La conjonction de deux quêtes différentes (celle de Jack qui, par l'image de son frère, veut retrouver l'héritage continental français, et celle de la Grande Sauterelle, qui cherche à exorciser la mémoire amérindienne), traduit le fait que l'Amérique ne peut

<sup>38</sup> Jung, C.J., cité dans MORENCY, J., *op. cit.*, p. 18-19.

<sup>39</sup> HAREL, Simon, *Le Voleur de parcours*, p. 169.

<sup>40</sup> POULIN, Jacques, *Volkswagen blues*, Québec-Amérique, p. 224.

être autre chose qu'une terre de métissage. Car avant les États-Unis actuels, il y eut le rêve édenique des colons anglais, avant cela la première percée française, et avant cela encore, l'occupation amérindienne. La figure de l'Indien traduit donc l'expression d'une civilisation américaine stratifiée, peuplée de gens dont l'identité l'est tout autant.

Même si, aux yeux de l'Indien, le héros de la route est comme tous les autres, on présente souvent ce dernier comme un marginal. Mais le routard est-il marginalisé par les autres ou par lui-même ? Nous avons établi plus tôt que le héros de la route, semblable au picaro, se sent investi d'une mission spirituelle. N'ayant jamais perdu de vue le rêve américain, il parcourt le continent afin de prendre le pouls de ses compatriotes et, dans la mesure du possible, de contribuer à réaliser ce Grand Rêve de l'Amérique. John Steinbeck écrivait dans *Travels with Charley* qu'à bord de son *pick-up* baptisé Rocinante, il ne prétendait pas proposer l'Amérique à découvrir, mais la sienne, celle qu'il percevait :

What I set down here is true until someone passes that way and rearranges the world in his own style. [...] I cannot commend this account as an America that you will find. So much there is to see, but our morning eyes describe a different world than do our afternoon eyes, and surely our wearied evening eyes can report only a weary evening world.<sup>41</sup>

Jusqu'à ce que l'on connaisse les limites continentales de l'Amérique, c'est-à-dire jusqu'à ce que la Ruée vers l'or de 1850 n'accélère la découverte des côtes pacifiques, la division du travail aux États-Unis laissait croire à un second état de nature où chacun pouvait y trouver sa place. C'est dans cette espérance qu'est né le rêve américain. Après que l'on eut proclamé la fermeture de la Frontière<sup>42</sup>, il était devenu utopique, mais si profondément ancré dans la culture qu'il s'était élevé comme le projet illusoire d'une nation.

Le héros de la route contribue à ce que le mythe américain s'actualise dans la réalité et se réactualise dans la pensée des gens. Celui que l'on croit, par son errance, en situation de dérapage, ne cherche en fait qu'à rappeler pourquoi existe le rêve américain. Le héros constate que les gens s'éloignent de leur rêve national et que, derrière les apparences, ce sont véritablement eux qui dérapent. La traversée des routes

<sup>41</sup> STEINBECK, J., *op. cit.*, p. 69-70.

<sup>42</sup> lire à ce sujet TURNER, Frederick Jackson, *The Frontier in American history*, Holt, 1928.

d'Amérique devient donc une autopsie du rêve, un constat d'échec. On se rend compte que la culture américaine, comme l'avait décelé Jung, cultive la contradiction en confrontant les idéaux spirituels, religieux et démocratiques, avec des objectifs matériels et économiques. Le héros de la route refuse d'être confronté au paradoxe existentiel de l'Amérique, celui d'une « recherche du mieux-être collectif par le progrès matériel et le perfectionnement de l'institution sociale [ayant] atrophié la conscience de soi et aboli la primauté de l'individu ». <sup>43</sup> Pourtant ce constat, qui entraîne souvent la *contestation*, n'est pas une *condamnation* car, sur le plan personnel, le marginal veut se faire une place parmi les autres, et non s'exclure. Autre rapprochement à faire avec le picaro puisque, comme lui, il n'exprime pas autant la révolte qu'une volonté de réintégration <sup>44</sup> (ce qu'en langage picaresque on appelle le *conformidad* <sup>45</sup>).

Au coeur d'une douloureuse expérience individuelle, d'un *bildung* mettant un terme à son innocence, le héros de la route ressent le besoin de croire à un autre réel. Dans *On the road*, la version *beatnick* du paradis perdu peut être recouverte par le pouvoir et la vitesse de la route. Kerouac suggère, comme les autres *road novels* à sa suite, que la route est dotée d'une vertu d'introspection spirituelle: elle se transforme d'une voie de communication en un espace consacré, un endroit de recherche, de fuite et de découverte.

Un autre roman de Kerouac, *Dharma bums*, propose une intégration complète de la quête spirituelle, plus spécifiquement celle du zen menant à Bouddha. Même ligne de pensée adoptée par Robert Pirsig en 1974 avec son *Traité du zen et de l'entretien des motocyclettes*. Quant aux Merry Pranksters, menés par Neil Cassady (grand ami de Kerouac), ils expérimentent la route sous l'influence du LSD dans une visée proprement religieuse. <sup>46</sup> Ronald Primeau leur attribue d'ailleurs une recherche approfondie d'un monde aux éléments unifiés dans lequel l'instantané et le permanent s'harmonisent parfaitement. <sup>47</sup> Tous ces exemples démontrent à quel point la route peut être partie

<sup>43</sup> LAPOINTE, J.P., dans *Vox et images*, no. 43, *op.cit.*, p. 22.

<sup>44</sup> SOUILLER, D., *op.cit.*, p. 66.

<sup>45</sup> ASSAF, F., *op.cit.*, p. 10.

<sup>46</sup> Nous retrouvons dans un livre de Tom Wolfe, *The Electric Kool-aid Acid Test*, un reportage condensé sur les activités des Merry Pranksters.

<sup>47</sup> PRIMEAU, R., *op.cit.*, p. 47.

intégrante d'une évolution à toutes fins pratiques religieuse, en reprenant, comme dans le cas du *bildung*, l'idée d'un long tracé symbolisant l'apprentissage, la démarche.

Chaque religion ou mythologie possède ses légendes; celle des Américains n'y échappe pas. Le roman de la route québécois, qui se trouve pourtant « en bordure de l'Empire »<sup>48</sup>, en reçoit constamment l'écho. *Appalaches*, par exemple, évoque la mémoire de celui qui règne sur le rêve de l'Amérique:

Pendant un bizarre et sidérant moment, hanté par le mythe brisé de l'éternelle jeunesse de l'Amérique, j'essayai d'imaginer ce à quoi pouvait bien ressembler son [Elvis Presley] cadavre. Puis j'entendis sa voix. Mémorisée à jamais dans l'hémisphère rock du cerveau de la terre, amplifiée par les hauts-parleurs du cosmos, elle roulait sa révolte comme un gros nuage, déployait sa générosité, tremblait d'exubérance au-dessus des cinq continents.<sup>49</sup>

Et plus loin:

Elvis, oui, qui était descendu parmi nous et que les intellectuels et les gens de bien n'avaient pas reçu, et qui était mort pour nous délivrer de notre névrose sexuelle, nous les pauvres enfants des doubles messages et des premiers insights collectifs, nous les enfants-dieux de l'Amérique abusive et génératrice d'anorexie mentale".<sup>50</sup>

### 7. La grand-route, espace sacré

Au tournant du siècle, les Nord-américains ont été conquis par l'invention de l'automobile. Les courses, les récits commandités par des compagnies, et les nombreux avantages pratiques du véhicule motorisé, témoignaient de l'impact grandissant de l'automobile et de la route dans la conscience collective. À mesure que l'automobile devenait un objet accessible à une majorité de gens, la route a rapidement rejoint la culture populaire, « fixant du même coup les valeurs de la Frontière en faisant du mouvement la matrice de la pensée américaine ». <sup>51</sup> Depuis le poète Walt Whitman, qui célébra l'attrait de la route avant même l'invention de l'automobile, le motif du genre de

<sup>48</sup> L'expression est de Denys Arcand (*Le Déclin de l'empire américain*)

<sup>49</sup> PRONOVOST, A., *op. cit.*, p. 76.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 124.

<sup>51</sup> traduction de PATTON, Phil, *Open road*, p. 13.

la route a toujours été de « se détacher du carcan de la vie quotidienne pour se retrouver sur la route et reconcevoir le monde autrement ».<sup>52</sup>

Célébration de la culture populaire, le roman de la route peut être émancipatoire en remettant en question les valeurs dominantes qui chapeautent cette culture de masse. Il offre un potentiel de protestation à l'intérieur même du genre car le leitmotiv du voyage constitue la création temporaire d'un autre mode de vie. C'est un espace que l'on ouvre à l'exploration, à la possibilité de changement, que l'on soumet au jeu des essais et erreurs. Le réseau autoroutier américain n'est pas qu'un décor que les voyageurs traversent; c'est une toile d'araignée tissée à la grandeur du pays qui, par ses innombrables ramifications, relie le peuple dans une suite d'échanges de valeurs et d'idées.

Par l'entremise de Jack Kerouac, la vogue des romans de la route a souvent été associée au mouvement *beatnick*, un mode de contre-culture ayant réagi aussi bruyamment aux échos de la Deuxième Guerre Mondiale que les hippies ont pu le faire face à la Guerre du Vietnam. Elle exprimait la recherche d'un mode de vie en rupture avec l'idéologie dominante et triomphante des États-Unis, mais en concordance avec l'état de nature que la modernité avait effacé.<sup>53</sup> Bien sûr le roman de la route n'émane pas seulement de l'esprit *beat*, mais s'est vu doter par ce dernier d'une portée revendicatrice qui confère à la route le pouvoir de transformer toute protestation sociale en expérience collective. Kerouac, davantage inquiet de la fragmentation de son peuple que de l'uniformité monotone qui semble le gagner<sup>54</sup>, témoigne d'un *refus global* des valeurs contemporaines. Dans l'Amérique de l'après-Guerre, le héros kérouacien montre que tout ne va pas pour le mieux dans le meilleur des mondes. La route devient l'expression de sa désaffiliation, d'un refus d'être le produit final et inopérant de la société de consommation.<sup>55</sup>

Paradoxe intéressant: le héros de la route veut se désaffilier (ou à tout le moins protester pour changer les choses), et pour cela il emprunte les voies de communications qui lient les membres d'une société. S'il veut fuir, pourquoi le fait-il en

<sup>52</sup> traduction de PRIMEAU, R., *op. cit.*, p. 21.

<sup>53</sup> PRIMEAU, R., *op. cit.*, p. 25.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>55</sup> La thèse de Frederick Feied (*No Pie in the sky*) exploite en détails la fonction du *hobo* dans une perspective socio-économique.



allant vers les siens ? Cette étrange impulsion démontre, comme l'indique Éric Waddell, à quel point l'Amérique est fondée sur l'exil et la mobilité, et qu'un héros de la route comme celui de Kerouac exprime la difficulté de cette condition<sup>56</sup>. Le héros kérouacien n'entreprend pas son voyage dans le cadre d'une action politique, mais à la recherche d'une illumination, d'une compréhension de la vérité spirituelle. La désaffiliation sociale vient d'elle-même, au fil de la route, sans engendrer de véritable militantisme.

L'errance sur la route est davantage un refuge vers la plénitude, vers un contact resourcé et apaisant avec le monde. Ce que Huckleberry Finn, le héros de Mark Twain, avait trouvé sur la rivière (quiétude et solitude rituelle) lui procurait le même effet que ce que le héros de la route peut ressentir en traversant les chemins d'Amérique. Comme l'observe Phil Patton, la route joue le même rôle que la nature pour les Romantiques.<sup>57</sup> Un même caractère contemplatif relie en effet la route 66 au *Lac* de Lamartine: ce sont deux espaces clos et hypnotiques dans lesquels on a envie de pénétrer. C'est ce qui incite le narrateur du *Traité du zen* à choisir la moto plutôt que l'automobile pour son périple:

Les voyages à moto vous font voir les choses d'une façon totalement différente. En voiture, on est enfermé. Parce qu'on y est habitué, on ne se rend plus compte qu'à travers les vitres on ne voit pas mieux le paysage qu'à la télé. On n'est plus que le témoin passif d'un spectacle ennuyeux, figé. En moto, plus d'écran. Un contact direct avec les choses. On fait partie du spectacle, au lieu d'être un simple spectateur.<sup>58</sup>

John Steinbeck, lui, considérait le caractère réflexe et mécanique de la conduite automobile comme un moyen de laisser l'esprit libre à la pensée. À ses yeux, les longues routes stimulent le rêve et la création. C'est que l'espace se rétrécit à mesure qu'on le possède; la vitesse permet de cerner le rêve en réduisant son temps et son espace. Le héros de la route s'ouvre alors à un environnement propice à une réflexion sur le monde, son hypocrisie, son éthique puritaine, son racisme, etc.

Il y a un effort social derrière cette fuite de la civilisation, une volonté de compréhension du monde pour mieux le faire évoluer. Et l'automobile sert cette

<sup>56</sup> WADDELL, Éric, "Kérouac, le Québec, l'Amérique... et moi" dans *Un Homme grand*, p. 11.

<sup>57</sup> PATTON, P., *op. cit.*, p. 110.

<sup>58</sup> PIRSIG, R., *op. cit.*, p. 14.

démarche en effaçant la contrainte de distance, en la soumettant à son pouvoir. La voiture permet donc de se rapprocher de l'espace culturel américain tout en contrôlant l'ampleur des contacts avec la population. L'invention de l'automobile est une conséquence du rêve de voyager dans le temps, dans la mesure où elle redéfinit le lien temporel entre l'homme et son environnement, par rapport à celui qu'entretenaient les voyageurs des siècles précédents. Passé, présent et futur se rejoignent plus facilement avec une technologie qui nous permet de voir le monde autrement, davantage et plus vite que nous ne le ferions à pied.

Mais la sacralisation de l'espace routier, au-delà de la conquête des distances qu'elle symbolise, réside aussi dans la représentation textuelle qu'on fait de la route. Pierre Anctil définit l'écriture *beat* comme « la centralisation du récit autour de personnages marginaux et leur quotidien, à travers le regard kaléidoscopique de la poésie »<sup>59</sup>. Si les *beatniks* ont pris la route d'assaut, c'est précisément parce qu'elle est source de poésie. Les interminables tracés d'asphalte, l'étendue, l'horizon, le rêve inachevé, tout ce qui reste encore à *être* nous est promis par la route. Chaque écrivain de la route la voit à sa façon. Robert Pirsig célèbre les vertus des routes secondaires:

Ces routes-là ne ressemblent absolument pas aux grands axes. Tout y est différent: le rythme de la vie, la personnalité des gens qu'on y rencontre. Ces gens-là ne vont nulle part, ils ont le temps d'être courtois. Ils connaissent la réalité des choses. Ce sont les autres, ceux qui sont partis il y a des années vers les grandes villes et leurs enfants perdus, ce sont eux qui sont coupés du sens de la vie.<sup>60</sup>

Jacques Poulin précise l'accès que donne la route à ce qui reste du rêve américain:

Et parfois, en traversant l'Amérique, les voyageurs retrouvaient des parcelles du vieux rêve qui avaient été éparpillées ici et là, dans les musées, dans les grottes et les canyons, dans les parcs nationaux comme ceux de Yellowstone et de Yosemite, dans les déserts et sur les plages comme celles de la Californie et de l'Oregon.<sup>61</sup>

Et Simone de Beauvoir, qui avait compris avant les autres le sens de l'imagerie de la route américaine:

<sup>59</sup> ANCTIL, Pierre, "Paradise Lost ou le texte de langue française dans l'oeuvre de Jack Kerouac " dans *Un Homme grand*, p. 97.

<sup>60</sup> PIRSIG, R., *op. cit.*, p. 14-15.

<sup>61</sup> POULIN, J., *op. cit.*, p. 101.

Le tourisme a en Amérique un caractère privilégié: il ne vous coupe pas du pays qu'il vous découvre; au contraire, c'est un des moyens d'y accéder. [...] L'Américain moyen consacre une grande partie de ses loisirs à rouler sur les *highways*; les postes à essence, les routes, les hôtels, les auberges solitaires n'existent que pour le touriste et par lui: et ces choses appartiennent profondément à l'Amérique. Ces paysages du Far West que nous parcourons ont essentiellement une existence touristique; presque personne n'y habite; leur seul sens humain, c'est celui qu'ils reçoivent des gens qui la traversent sans s'y arrêter. Voyageant en Amérique, je ne m'éloigne pas d'elle. Aucun rêve d'enracinement ne conteste la griserie heureuse de la voiture et du vent.<sup>62</sup>

### 8. Le revers de la route

Il est important de souligner que l'expérience de la route n'est pas une démarche nécessairement positive et ne se double pas *ipso facto* d'une fin heureuse. Car le désir de partir naît d'une distanciation, d'un sentiment d'inconfort à l'égard du monde ambiant. La conclusion du voyage ne donnera pas souvent les réponses espérées au départ. Comme l'écrit Naïm Kattan:

Kerouac fut l'un des premiers à avoir indiqué la limite de l'espace et le terme du périple. On a atteint le bout du continent et l'on a rien trouvé. Le chemin du retour ne peut mener ni à une liberté hors d'atteinte, ni à un retour à l'innocence, puisque la jeunesse est, elle aussi, arrivée à son terme. Que reste-t-il ? La maturité ? Une sagesse ?<sup>63</sup>

La route est une expérience de la désillusion. Le *bildung* identifié à la route ne donne pas la satisfaction d'avoir trouvé mais la consolation d'avoir cherché. Et plus que tout, la certitude d'avoir vécu. L'échec du rêve américain est à l'origine de cette désillusion et de l'existentialisme de maints auteurs de la route.

His [Kerouac] final message is that you've got to get out and look for America - both within yourself and on the road - and no matter what you find, you are better off than sitting in a cage.<sup>64</sup>

Un roman québécois comme *Volkswagen blues* suggère une conclusion semblable. Jacques Poulin propose que l'identité et l'écriture soient deux finalités rendues possibles par la compréhension, la saisie de la réalité. Or tout le périple de Jack Waterman décourage et éloigne l'espoir de compréhension: sa quête est élaborée à partir

<sup>62</sup> de BEAUVOIR, Simone, *L'Amérique au jour le jour*, Gallimard, p. 163-164.

<sup>63</sup> KATTAN, Naïm, "L'espace chez Jack, et le rêve américain" dans *Le Devoir*, 28 octobre 1972, p. xxix.

<sup>64</sup> Douglas Brinkley cité dans PRIMEAU, R., *op. cit.*, p. 37.

d'un collage d'indices épars et trompeurs qui certes motivent la quête (celle de retrouver son frère Théo) mais qui n'en promettent jamais l'accomplissement. La démarche est vouée à l'échec car dès le départ, l'image recherchée de Théo est fantasmée et idéalisée:

**Théo ne peut être qu'un personnage légendaire aux attributs exceptionnels: personnage nomade, absolument fascinant, qui contribue à mettre en relief la sédentarité malheureuse, inhibée de Jack Waterman. La dimension contraignante de l'idéalisation est à ce prix qu'elle doive laisser à l'écart tout ce qui pourrait apparaître comme négativité, insuffisance. D'où le recours au clivage, à la forclusion qui sauvegarde l'intégrité psychique de Jack Waterman, justifiant l'idéalisation du frère et la pérégrination en terre américaine.<sup>65</sup>**

Pour demeurer cohérent dans sa quête, Jack doit se forcer à ne pas voir les revers du mythe. Cet aveuglement délibéré rend impossible l'accomplissement réel de la quête de soi et celle de l'écriture, puisque le motif même de la quête est vain et fugitif. Le périple s'achève donc sur une conclusion mélancolique et résignée. Trouver son identité par la dérive d'un continent mythifié mais aliéné s'avère une tâche impossible. Aliéné: c'est bien ainsi que Jack retrouve ce qu'il reste de Théo à San Francisco.

*The Air-conditioned nightmare*, de Henry Miller, est un autre exemple frappant de ce que l'expérience de la route peut avoir de conflictuel au plan des sentiments. Miller s'est proposé de faire le tour des États-Unis afin de quitter le pays à tout jamais en en gardant un souvenir positif. Son périple lui permet d'entrer en dialogue avec la culture américaine. Mais plutôt que d'y voir les traces d'un pays en santé, Henry Miller reproche à la majorité américaine d'avoir laissé ses grandes villes sombrer dans la morbidité et son esprit artistique être saccagé par la conformité et le profit. Seule la petite classe artistique, avec ses héros visionnaires, et les grands territoires vierges du Sud-ouest (les espaces les plus proches de l'âme amérindienne) résistent à son cri de rage. Entre son rêve de l'Amérique et le pays qu'il voit défiler, la route fait partout place au désenchantement.

Un roman comme *Air-conditioned nightmare* suggère que, derrière son apparence avant-gardiste, le roman de la route peut prendre un ton réactionnaire, du moins révisionniste, dans la mesure où l'on y prône un retour aux valeurs du passé et une reconquête des premiers temps. Le dérapage serait ce glissement entre les idées

---

<sup>65</sup> HAREL, S., *op. cit.*, p. 173.

traditionnalistes du héros de la route et la perception révolutionnaire et subversive que les autres ont de lui.

Mais il y a aussi dérapage des valeurs qui ont perverti le rêve américain: le succès, le pouvoir et l'appât du gain. La dégénérescence du rêve des premiers colons, constatée par Steinbeck, Miller et Kerouac, conduira plus tard à une fuite frénétique des aberrations socio-politiques: la guerre du Vietnam, les tensions raciales, la crise du pétrole, le Watergate... Dans certains cas (*Rabbit Run*, par exemple), la route se présente même comme une force hostile à la fuite du héros, un espace décourageant dressé entre l'homme et son rêve. Ultimement, la route peut donc contribuer à miner le rapport de l'individu avec sa communauté en témoignant d'une dérive des valeurs et des visées sociales. Il revient à chaque protagoniste, ou chaque auteur (dans le cas de fictions autobiographiques), de réagir à cette rupture. Kérouac revient chez Mémère; Miller quitte pour l'Europe en claquant la porte.

## **B. LE ROMAN DE LA ROUTE QUÉBÉCOIS**

### **1. L'héritage de Jack Kerouac**

Une moitié de l'oeuvre de Jack Kerouac traite de la route et du vagabondage, alors que l'autre, dans laquelle il intègre des mots français à une écriture plus *sédentaire*, retrace son enfance à Lowell et porte un regard critique sur les valeurs dominantes de l'époque. Au Québec, que connaît-on le mieux de Kerouac ? Il semble évident que notre intérêt pour son oeuvre tient d'abord à *On the road*, *Desolation angels* et *Dharma bums*, ses principaux romans de la route. Mais la portion sédentaire, qui permet peut-être de mieux cerner Kerouac, nous fait comprendre combien ses romans de la route expriment une réalité québécoise: des personnages qui errent parce que leur auteur lui-même se sent exilé.<sup>66</sup> En mettant les deux pans de sa production en parallèle, nous nous rendons compte que Kerouac exprime le déchirement entre un nomade aliéné par ce qui l'entoure et un sédentaire apatride.

---

<sup>66</sup> WADDELL, É., dans *Un homme grand*, *op.cit.*, p. 10.

On dit de Kerouac qu'il est écrivain à la fois américain et québécois. Il est né, comme on le sait, à proximité du *p'tit Canada* de Lowell, Massachussetts, de parents Canadiens-français exilés. Américain ou Québécois: le débat reste ouvert. Certains voudraient bien que son histoire personnelle représente l'incarnation de notre drame national. Aux yeux de Robert-Guy Scully, par exemple, il est impératif de considérer Kerouac comme un auteur québécois:

Si la culture québécoise était aussi connue et étudiée que celle des USA, les littéraires les plus futés auraient tout de suite compris, et classé certains romans de Jack parmi les oeuvres québécoises de traduction.<sup>67</sup>

De même pour Victor-Lévy Beaulieu, auteur d'une étude estimée (*Essai poulet*) sur Kerouac. Mais d'autres, comme Gilles Farcet, relativisent notre appropriation du romancier:

Que Jack ait été un déraciné à la recherche de son identité, cela ne fait aucun doute. Qu'il ait parfois regardé du côté de ses origines franco-américaines et que celles-ci aient joué un certain rôle dans son imaginaire, voilà qui est indiscutable. [...] Mais de là à revendiquer Kerouac comme écrivain québécois et à ramener son oeuvre à je ne sais quelle litanie nationaliste, il y a un pas que la simple lucidité ne saurait permettre de franchir.<sup>68</sup>

Cette ambiguïté est née, d'une part, de son écriture bâtarde et coincée entre deux langues et deux cultures. Le monde et sa propre personne lui échappent, ce qui l'incite à chercher, à travers des thèmes liés à l'enfance (recherche de la sécurité des origines, refoulement, regret de l'innocence perdue)<sup>69</sup>, la solution à son problème d'identité. D'autre part, Kerouac est à la fois Américain et Québécois du fait qu'il puise dans un registre thématique commun aux deux littératures: le sentiment de l'espace, l'errance, la volonté de rupture avec le groupe, l'attrait de la nature, l'entrecroisement des rêves prométhéens et dionysiens...<sup>70</sup> Mais, en bout de ligne, il importe moins de trancher sur ce qui n'est après tout qu'une chicane de clôture que de proprement évaluer l'impact qu'a eu Kerouac sur les écrivains d'ici.

On sait déjà qu'en écrivant *On the road*, en se faisant un champion de la contre-culture des années 50, Kerouac a développé un potentiel générique énorme, dont l'écho

<sup>67</sup> Scully, R.G., cité dans CHASSAY, J.F., *L'Ambiguïté américaine*, p. 68.

<sup>68</sup> FARCET, Gilles. "Satori à Québec" dans *Spirale*, no. 76, p. 11.

<sup>69</sup> LAPOINTE, J.P., dans *Voix et images*, no. 43, *op. cit.*, p. 18.

<sup>70</sup> MORENCY, J., *op. cit.*, p. 9.

rejoint même certains auteurs européens. Aux États-Unis, il a entraîné à sa suite plusieurs générations d'écrivains marqués par son écriture effrénée. Il lui a fallu sept ans de voyage et seulement trois semaines d'écriture pour rédiger *On the road*.

Au Québec, l'impact littéraire de Kerouac s'est surtout fait sentir *après* sa mort. Éric Waddell prétend que son influence a été tardive parce qu'il aurait été confronté de son vivant à l'incompréhension du Québec de l'époque<sup>71</sup>. Lui aussi cite Scully à ce propos, mais pour l'approuver: « Le Québec (auquel il lui arrivait de rêver) n'était pas encore né, culturellement parlant, et n'aurait pas pu - ni voulu l'accueillir ». <sup>72</sup> Ce ne serait qu'une fois l'écrivain disparu que ses textes auraient trouvé un écho dans la sensibilité des intellectuels québécois. Pierre Anctil développe:

Au Québec, Jack passa superbement inaperçu, comme Ginsberg, Burroughs et le reste des *Beats*. Bien sûr il y avait ce repoussoir de la morale traditionnelle face à un monde composé de marginaux, d'homosexuels et de burns, mais aussi cette barrière quasi infranchissable de la langue et de l'identité américaine débridée. Dans un Québec encore en mal de la Révolution Tranquille, venant d'être pénétré par les ondes de la télévision, Kerouac dut passer pour un hurluberlu. <sup>73</sup>

C'est d'ailleurs de cette marge longtemps méprisée au Québec qu'est sorti le *Journal d'un hobo* de Jean-Jules Richard (1965), un roman publié chez *Parti pris* qui s'avère sans doute le premier roman de la route écrit au Québec.

Jusqu'à un certain point, Kerouac pourrait revendiquer la paternité de tous les romans de la route québécois. Non pas qu'ils renvoient tous directement à son oeuvre, mais notre imagination littéraire semble maintenant exiger la filiation entre Kerouac et le récit québécois de la route. Association en elle-même très significative. Je me risque: sans Kerouac, pas de roman de la route. Ce dernier n'a pas tout inventé (après tout, Steinbeck et Nabokov écrivaient du temps de Kerouac), mais fut sans contredit celui qui donna au genre de la route ses lettres de noblesse.

Le plus connu des *road novels* québécois, *Volkswagen blues*, ne cache pas sa parenté directe avec *On the road*. Point de départ de l'itinéraire intertextuel de Jacques Poulin, le roman de Kerouac s'oppose diamétralement à *Volkswagen blues*. Celui-ci répond à celui-là. Seulement là où Kerouac fait régner l'impulsion, l'intensité et la

<sup>71</sup> WADDELL, É., dans *Un Homme grand*, *op. cit.*, p. 7.

<sup>72</sup> SCULLY, R.G., "Kerouac québécois" dans *Le Devoir*, 28 octobre 1972, p. 29.

<sup>73</sup> ANCTIL, Pierre, "Jack Kerouac anachronique" dans *Voix et images*, no. 39, p. 409.

spontanéité, Poulin intellectualise: son héros raisonne sa démarche, pèse et sous-pèse chaque décision, chaque virage. *Volkswagen blues* n'est ni un pastiche ni un jumeau identique. C'est plutôt une révision du parcours de Sal Paradise où le besoin de connaissance remplace celui de ressentir.

L'évocation de Kerouac, dans *Volkswagen blues*, est centrale à toute la problématique de la quête d'identité. Elle attire l'attention sur l'aventurier moderne, sur un type d'homme dont l'identité est ancrée dans le tellurisme nord-américain.<sup>74</sup>

Éminemment cérébral, Jack Waterman voyage dans la mire d'un objectif précis (quoique illusoire), et non dans la recherche grisante du dépassement, ce qui en fait un « ersatz d'aventurier »<sup>75</sup>.

*Le Voyageur distrait* de Gilles Archambault fait de Kerouac un personnage central, celui que le protagoniste veut retrouver, illustrant ainsi le fait qu'au-delà du récit de la route, Kerouac lui-même est devenu mythique. Son image s'est cristallisée dans les récits québécois qui impliquent un déplacement et une expérience à fond de train. Symptôme manifeste dans le roman *Vendredi-Friday* d'Alain Poissant, qui exprime une admiration certaine, sinon aveugle, à l'égard du culte de la route proposé par Kerouac. Mais là où la finesse de *Volkswagen blues* permet à Poulin d'éviter la parodie, *Vendredi-Friday* n'échappe pas au pastiche. Poissant a manifestement assimilé l'oeuvre de Kerouac, mais son protagoniste revendique une liberté qui sonne faux. Le personnage de James Gastineau cherche un motif réel à une quête qu'il folklorise, qui ne résiste jamais tout à fait aux impératifs du quotidien. L'auteur nous le décrit d'une façon parodique et *kitsch* qui détonne par rapport au portrait habituel du protagoniste de la route:

James Gastineau conduit d'une seule main, la gauche. Le bras droit repose sur l'appui pelucheux entre les deux sièges de vinyle crème. Parfois, il baisse les yeux sur le tableau de bord de fantaisie, du même rouge clair que la carrosserie, pavillon compris. Ce beau rouge métallisé, il a dû le commander et l'attendre trois semaines. Du même coup, il s'est offert la zébrure noire qui éclate en un motif de flammes au-dessus des roues arrière et recouvre le coffre.<sup>76</sup>

<sup>74</sup> MIRAGLIA, A.M. "L'Amérique et l'américanité chez Jacques Poulin", dans *Urgences*, no. 34, p. 45.

<sup>75</sup> CHASSAY, J.F. *L'Ambiguïté américaine*, op. cit., p. 79.

<sup>76</sup> POISSANT, Alain, *Vendredi-Friday*, Garamond du Roseau, p. 11.



La glorification de Kerouac entraîne alors la menace que les romans de la route québécois ne soient que des versions édulcorées de la quête *beat*. J.-F. Chassay écrit à propos de *Vendredi-Friday*:

La frénésie des années cinquante n'aurait pas diminué mais se serait plutôt amplifiée; le conducteur ferait corps plus que jamais avec son véhicule. [...] La liberté dont se prévalait le héros kérouacien (ce mouvement incessant, sans balises, qui en est la forme même) verse dans le simulacre. Les signes de cette liberté s'inversent pour ne donner à lire qu'une laborieuse parodie de celle-ci.<sup>77</sup>

Quoi qu'il en soit, la contribution première de Kerouac au monde intellectuel québécois, et tout particulièrement à la littérature qui a perpétué le mode et la mode de la route, a été la reformulation de la problématique identitaire, sous la forme non d'une réponse, mais d'un questionnement. « Kerouac offre une clé: celle de la voiture »<sup>78</sup>. Il a proposé une façon de traiter le continent américain, de le mater telle une bête sauvage. Il a appris à lire sur les lignes de la route comme sur celles de la main.

Il [Tom Wolfe] m'apprit tout simplement à voir l'Amérique comme un Poème et non seulement comme un lieu où se battre et baver. Ce poète américain aux yeux sombres me donna l'envie de rôder, d'errer, de voir l'Amérique réelle, sans fard, celle « qui n'avait jamais été dite ».<sup>79</sup>

Paradoxalement, on retrouve dans une telle confession à la fois sa caractéristique insoumission à « l'American way of life », et un rêve de l'Amérique aussi édénique que celui des fondateurs du rêve américain. Cela dit, les romans de la route québécois n'ont pas tous fait que rabâcher la prose du Canuck, ils l'ont adaptée (certains avec plus de subtilité et de sensibilité que d'autres) à une préoccupation *québécoisement* fondamentale, à savoir celle de l'identité. Kerouac a contribué à nous faire explorer de nouvelles voies identitaires. Notre filiation obligée à son écriture, c'est la réactualisation motorisée de l'errance continentale.

Les romans de la route québécois, à commencer par *Volkswagen blues*, ont assimilé la démarche *road* à l'exploration identitaire. C'est pour cette raison que la route se présente ici plus comme un moyen que comme une fin. Aux États-Unis, le *highway* représente véritablement un mode de vie, alors qu'au Québec on le conçoit comme un mirage de régénération, une fausse piste égarant le héros dans sa quête d'identité.

<sup>77</sup> CHASSAY, J.F., *L'Ambiguïté américaine*, *op.cit.*, p. 74.

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 90.

<sup>79</sup> KEROUAC, J., *Vanité de Duluo*, Christian Bourgois, p. 92.

## 2. L'américanité: l'écho de l'Autre

Hilligje Van't Land définit l'américanité québécoise comme un concept déterminé par « le degré et le mode d'infiltration de la culture états-unienne dans la culture (littérature) québécoise ». <sup>80</sup> L'individu québécois est sans cesse exposé à des « radiations » américaines qui brouillent son identité en créant un second pôle d'origine (le premier étant, bien entendu, ses racines françaises). L'américanité fait partie de notre exploration d'une culture et d'une identité métisses. Nos rapports avec l'Amérique sont ambivalents et contradictoires, sans cesse mus par une force d'impulsion-répulsion.

La revue *Urgences* a consacré en 1991 un numéro entier à l'étude de ce phénomène dans la littérature québécoise contemporaine. Jean Morency y émettait alors l'hypothèse que la nation québécoise ne s'est jamais vraiment définie en termes de rupture avec la France, comme l'ont fait les Américains à l'égard de l'Angleterre. Le maintien d'un lien idéologique et culturel avec la France a toujours paru essentiel à la survie du peuple québécois. Pourtant, il s'y serait mêlé un désir senti du Québec de revendiquer sa part d'Amérique et d'affirmer qu'il contribue lui aussi à déterminer le réel américain. <sup>81</sup>

L'enjeu de l'américanité en est donc un d'identité: le Québec veut être reconnu comme un joueur dans la mosaïque nord-américaine mais conserver intacte sa francité au sein d'un continent anglophone. Cela conditionne inévitablement le discours social. Les romans québécois inspirés du *road novel* américain témoignent tout particulièrement des enjeux de cette identité clivée. Ils illustrent entre autres que « l'image du Québec prend forme en se situant dans la mouvance culturelle américaine et en résistant à celle-ci, en refusant de se laisser absorber ». <sup>82</sup>

Mais avec quelle Amérique la littérature québécoise négocie-t-elle ? L'Amérique de tous les jours, la vraie, se dissipe dans une image médiatique incertaine, et offre peu de points d'ancrage à la réflexion. Les médias électroniques, explique Jean-François Chassay, englobent la réalité en la rendant de plus en plus floue et mensongère. <sup>83</sup> En

<sup>80</sup> VANT LAND, Hilligje, "Le Québec et l'Amérique. Les romans de Jacques Godbout" dans *Urgences*, no. 34, p. 47.

<sup>81</sup> MORENCY, J., Liminaire dans *Urgences*, no. 34, p. 5.

<sup>82</sup> CHASSAY, J.F., dans *Urgences*, no. 34, *op. cit.*, p. 13.

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 16.

revanche, le mythe américain, dont il est question dans le roman de la route, peut aisément être retransmis à travers le canevas de la route, par des auteurs qui, même en périphérie des États-Unis, sont sensibles à l'existence de ce mythe. Si le mythe est toujours plus fort que la réalité, c'est qu'il constitue « une représentation simplifiée et idéalisée d'un fait inspirant et orientant l'action humaine »<sup>84</sup>. Plus de gens s'entendent sur l'image d'un mythe que sur celui d'une réalité car le mythe est une illusion commune, tandis qu'il existe dans la perception de la réalité autant de réalités qu'il y a d'individus. C'est donc sur les bases du mythe que le lecteur québécois fonde son jugement et qu'il se demande dans quelle mesure les États-Unis souscrivent ou dérogent au rêve qu'ils ont eux-mêmes bâti. André Pronovost en retient son caractère imposant, impérial:

Imaginez la sensation lorsqu'en cette Amérique du Pentagone et des grands conglomérats, au bord d'une mégaroute insensée, un poids lourd lancé à pleins gaz et hurlant à la mort bloque les freins à votre petit pouce levé comme une églantine au vent, et s'arrête en secouant la terre. C'est comme si l'Amérique, jusque-là affairée et rejetante, se penchait sur vous et vous comblait d'amour.<sup>85</sup>

L'Amérique est un cadre entendu, un décor gigantesque dans lequel évolue le héros. Elle est même un personnage en soi. Les romans de la route québécois l'intègrent comme si leurs personnages répondaient à son appel mystérieux, mais restaient méfiants à l'égard du pays de l'envahissement américain.

La recherche de la part manquante - que ce soit le père, le frère, un double - exprime une errance par laquelle le héros de la route tente de se définir en fonction des autres: qui suis-je, et surtout qui ne suis-je pas. L'individu est à la recherche de son identité clivée et croit pouvoir en retrouver la trace par le biais de ses origines. *Volkswagen blues* exploite abondamment cette thématique à travers le personnage de Théo et grâce à de multiples références historiques (Jacques Cartier, Étienne Brûlé, Robert Cavelier de Lasalle, etc.). Mais, plus subtilement, cette recherche s'effectue par l'évocation de nombreux ouvrages américains qui renvoient au mythe de l'enfance: *The old man and the sea*, *Cather in the rye*, *Cat's cradle*...

<sup>84</sup> MORISSONNEAU, Christian, "Le Nord québécois du XIX<sup>e</sup> siècle. Mythe et symbole." dans *Forces*, no. 20, 1972, p. 10.

<sup>85</sup> PRONOVOST, A., *op. cit.*, p. 26.

Ce mythe de l'enfance, profondément ancré dans la culture nord-américaine, perpétue l'idée que le Nord-américain, d'origine française ou anglo-saxone, est orphelin puisque ses parents sont demeurés Européens.

L'Amérique (encore une fois confondue aux États-Unis), terre de recommencement, de renaissance [...] Le mythe du nouvel Adam rejoint ce qu'en psychanalyse on appelle « le roman de l'enfant adopté », c'est-à-dire la conviction chez un enfant de n'être pas le fils de ceux qui se prétendent ses parents, que ses véritables géniteurs sont autres et nécessairement meilleurs.<sup>86</sup>

Une mère québécoise perdue sur les Plaines d'Abraham, un père américain perdu quelque part dans l'Atlantique ? Voilà une nouvelle référence au picaro, car une lecture psychanalytique nous présente en effet cet anti-héros comme un orphelin de père<sup>87</sup>. Son éducation négligée le conduit très jeune à fuir le foyer familial mais, sous le désir exaltant de voir le monde, se cache toujours la quête d'une figure paternelle. Jack Kerouac - l'écrivain comme ses doubles - répond à ce profil, quoique Josée Yvon souligne avec justesse que « Jack Kerouac n'est pas un vagabond car il a un point de chute récurrent: chez mémère. Il se garde en contact avec elle même quand il est de l'autre côté du pays ».<sup>88</sup>

Mais le problème des origines est le point de départ de plusieurs autres romans de la route québécois. Dans l'étrange *Journal d'un hobo*, Jean-Jules Richard décrit l'évolution errante d'un hermaphrodite abandonné par sa famille. Le narrateur, à la poursuite incessante de sa sexualité, cherche à se défaire de ses angoisses de jeunesse en vagabondant à travers le Canada sur des wagons de fret. L'image de l'hermaphrodite, semblable au bicéphale des *Têtes à Papineau* de Godbout, nous conduit vers une lecture politique de ce roman *partipriste* et traduit, par l'incertitude sexuelle sans cesse évoquée, le trouble identitaire caractéristique du personnage québécois.

De son côté, le roman *Les Faux-fuyants* de Monique LaRue met en scène deux adolescents survoltés et délinquants qui ont fui la morosité de leur foyer familial (leurs parents les ont abandonnés aux soins d'une grand-mère sénile) pour errer sur les routes du Québec et y consumer furieusement leur jeunesse. Cette fois-ci, on court après le

<sup>86</sup> PÉAN, Stanley, "L'Amérique: une fiction ?" dans *Urgences*, no. 34, *op. cit.*, p. 31.

<sup>87</sup> SOUILLER, D., *op. cit.*, p. 66.

<sup>88</sup> YVON, Josée, "Slab bacon comme à Lowell ou les tendances sexuelles de Jack Kerouac" dans *Un Homme grand*, p. 166.

mythe de l'enfance. Klaus et Élodie s'acharnent désespérément à repousser les limites, autant celles du territoire que celles de leur décadence. Désillusionnés, désorientés, les deux protagonistes font corps avec l'automobile dans ce ratissage continental où ils espèrent trouver leur destin... en se perdant le plus possible:

Comment quitter la route sur laquelle on est ? Pourquoi ce trajet, quelle route suivre ? *Suivre une route*. Chercher est un prétexte de moins à l'errance qui les déporte. Attendre serait la même chose. Agir, encore le même. Pourquoi ce trajet, précisément ? Une fuite. Plusieurs directions, également plausibles et également arbitraires, vers un point focal qui bouge, basculera nécessairement en dehors du réel.<sup>89</sup>

### 3. Le sédentaire et le nomade, vus du Québec

Comme la littérature américaine, celle du Québec présente la dichotomie sédentaire / nomade à travers un héros problématique. Mais ici, le caractère paradoxal du héros prend la forme d'un repli défensif. La recherche originelle à la base de la sédentarité culturelle s'inscrit dans une perspective de protection de soi. C'est que l'identité québécoise, tout aussi métisse que celle de Jack Kerouac, est en constante poursuite d'elle-même et protège les rares acquis qu'elle possède: la certitude d'une langue, la revendication d'un droit à l'autodétermination politique et culturelle, un système de droit hérité de la tradition française. Le reste demeure latent, indéfini, insaisissable.

La production culturelle reste un canal fondamental au service d'une recherche de définition collective. La tradition littéraire québécoise a longtemps favorisé la part sédentaire et perpétué le culte d'un passé en envahissant le champ romanesque avec les oeuvres du terroir. De *La Terre paternelle* à *Trente arpents*, le héros sédentaire se démarquait principalement par son travail acharné sur une terre à laquelle il semblait s'accrocher. On pourrait s'étonner de cette tendance, alors que les sociétés nord-américaines ont été peuplées de migrants, de gens qui se déplacent.<sup>90</sup> Mais la logique de l'époque considérait l'enracinement comme un gage de durée. L'établissement de racines profondes était perçu comme le seul salut possible pour la seule nation française en terre d'Amérique.

<sup>89</sup> LARUE, Monique, *Les Faux-fuyants*, Québec-Amérique, p. 119.

<sup>90</sup> MORISSONNEAU, Christian, "Le nomadisme dans la littérature québécoise" dans *Littérature québécoise: voix d'un peuple, voies d'une autonomie*, p.77.

Les Américains avaient construit une perspective continentale fondée sur un axe Est-Ouest. Au Québec, l'idéologie sédentaire a plutôt considéré l'axe Nord-Sud, où le Nord était fortement valorisé au détriment du Sud. Le discours social québécois précédant la Révolution Tranquille a largement soutenu cette orientation symbolique de l'espace. Christian Morissonneau date de 1850 l'apparition de cette idéologie, quand la tendance nomade a commencé d'être associée aux Amérindiens et aux coureurs des bois.

Plus tard, vers 1930, l'axe Nord-Sud est devenu celui de l'exode francophone vers la Nouvelle-Angleterre, dont la famille Kérouac est un dramatique exemple. C'est pour stopper cette hémorragie qui vidait le monde rural qu'on a mis de l'avant ce fameux mythe du Nord qui, en favorisant la colonisation de nouveaux espaces, a proposé une nouvelle Terre Promise. On a voulu de cette façon étouffer le rêve continental en modifiant les déplacements que suscite l'appel nomade. Des exemples probants nous le démontrent, comme les films quasi propagandistes de l'abbé Groulx sur la colonisation de l'Abitibi. S'il fallait contenter l'envie pionnière, aussi bien l'encourager sur son propre territoire. Nous nous sommes dès lors retrouvés, en termes d'héritage culturel, avec deux mythes en compétition: celui de l'Ouest (qui stimulait la part nomade) et celui du Nord (qui encourageait la sédentarité). Cela rejoint le second tropisme qu'avait identifié Pierre-Yves Petillon: celui de la dérive<sup>91</sup>. Selon lui, l'axe Nord-Sud, symbolisé par le Mississippi, nerf premier de l'Amérique, suggère un autre mode d'occupation de la terre. Le Nord-Américain ressentirait, en constatant l'échec du Grand Rêve de l'Amérique, qu'il aurait pu en être autrement si, au lieu de se frayer un chemin dans une terre hostile pour la dominer, il avait descendu le fleuve pour peupler son paradis.

C'est dans cette perspective que Gilles Thérien a déjà décrit l'Amérique comme une « terre de conquête et de métissage où l'Europe est venue organiser horizontalement un territoire vertical »<sup>92</sup>. Un bon exemple nous en est donné dans *Volkswagen blues*: Jack Waterman se réfère tout au long de son périple au passage ancestral des explorateurs français (Jolliet, La Salle, Marquette) qui ont suivi l'axe Nord-Sud du

<sup>91</sup> PETILLON, P. Y., *op. cit.*, p. 123.

<sup>92</sup> THÉRIEN, Gilles, "La Littérature québécoise: une littérature du Tiers-Monde ?" dans *Voix et images*, no. 34, p. 14.

Mississippi. Cela indique qu'il est possible d'aborder le continent américain dans une perspective française et ainsi d'échapper « au repli nordique caractéristique de beaucoup de romans québécois »<sup>93</sup>. Le brouillage identitaire auquel le personnage québécois est confronté sur la route se confirme: non seulement est-il déchiré entre l'appel européen de ses origines et la perspective continentale américaine, le voilà en plus coincé entre l'axe Est-Ouest et l'axe Nord-Sud. Cela fait de lui un héros désorienté.

Mentionnons que deux romans de la route québécois se démarquent en orientant le motif de la route vers le mythe du Nord, soit *Dessins et cartes du territoire*, de Pierre Gobeil, et *Les Faux-fuyants*, de Monique LaRue. Dans *Dessins et cartes*, la neige remplace le désert dans son immensité avaleuse. Mais n'y voyons aucun parti pris idéologique: la direction cardinale peut différer, mais la poésie de la route et l'espérance de ce qu'on peut y trouver demeure intacte.

J'imagine un chemin comme une ligne droite dont on ne verrait pas la fin et qui aurait comme particularité de disparaître derrière nos pas. [...] J'imagine de grandes boîtes carrées montées sur des roues, qui vont dans les deux sens et qui se font de plus en plus rares si on monte plus haut. Dépassé une ligne qu'on ne connaît pas, les camions ne vont plus que dans une direction. Et j'imagine une lumière qui vient de partout, qui vient du ciel et de la terre et pour que la route reste présente, j'invente une lumière qui ne varie pas. La terre est blanche comme le ciel est blanc. La neige est douce comme le ciel est bleu.<sup>94</sup>

Il a fallu bien du temps avant qu'on accorde une véritable importance au héros nomade. Il y eut de rares exceptions, telles que *L'Outaouais supérieur* d'Arthur Buies (1889). Mais ce n'est qu'avec la parution du *Survenant*, de Germaine Guèvremont (1945), qu'est véritablement apparue l'image de l'homme surgi de nulle part, arrivé sans prévenir pour bouleverser l'ordre établi. Avant *Le Survenant*, on rattachait plutôt les personnages de ce genre (comme François Paradis dans *Maria Chapdelaine*) à l'idée du paria, du frère rebelle, du coureur des bois.

L'image du héros nomade s'est donc modifiée peu à peu. La mobilité est apparue comme un moyen de s'appropriier l'espace et d'apaiser l'angoisse.<sup>95</sup> L'aboutissement tardif de cette mutation, comme nous l'avons vu, a été la réception *post mortem* de l'oeuvre de Jack Kerouac. Le roman de la fiction identitaire, amorcé dans les années 60,

<sup>93</sup> HAREL, S., *op. cit.*, p. 164.

<sup>94</sup> GOBEIL, Pierre, *Dessins et cartes du territoire*, L'Hexagone, p. 70.

<sup>95</sup> MORISSONNEAU, C., "Le nomadisme dans la littérature québécoise", *op. cit.*, p. 79.

a pris sous cette impulsion une voie nouvelle, et le motif de la route, particulièrement chez Jacques Poulin, fut utilisé à des fins exploratrices.

Au terme de ce bref survol historique de la dialectique sédentaire / nomade, il faudrait éviter de voir le sédentaire comme une notion négative; et le nomade, comme la part nécessairement positive. En effet, la tendance sédentaire, celle qui cherche à nous rapprocher de nos racines (ou du « sommeil », dirait Petillon), retrouve toute sa valeur si, comme François Ricard, on croit que le lien culturel traditionnel avec l'Europe doit être privilégié pour vaincre l'attraction continentale:

Aller plutôt du côté de l'Europe et du relais français, c'est véritablement agir, c'est-à-dire tenter de résister à une détermination et travailler à l'instauration d'un état de choses qui n'aille pas nécessairement de soi.<sup>96</sup>

Bien entendu, il faut avoir déjà identifié dans l'écriture québécoise une propension à céder à l'influence américaine. S'ajoute à cela le fait que la route possède ses revers: elle menace toujours d'ouvrir une boîte de Pandore et de nous condamner à l'incertitude existentielle. Comme l'écrit Fernan Carrière:

Si l'on part, ne serait-ce qu'une fois, on part pour toujours. On ne revient pas chez soi ! L'exil devient une éternité, l'éternité de ceux qui n'ont plus de toit. Lorsqu'on tente de revenir, on ne se reconnaît plus.<sup>97</sup>

Au Québec, les rapports entre l'individu et l'environnement nord-américain s'établissent d'abord en réaction au trop-plein médiatique provenant des États-Unis. Héros de l'impuissance, du fatalisme et de la mélancolie, le protagoniste québécois fuit la tentation du trou noir américain en cherchant sur la route, quelque part loin de tous les ici, un endroit où le territoire l'acceptera. Mais le regard québécois sur les États-Unis est fait d'un troublant mélange de fascination et de répulsion. Il comporte notamment le besoin irrésistible de se rapprocher du mythe américain, et donc du continent plutôt que de l'Europe.

Le héros de la route entreprend une fuite en avant pour combler ailleurs un manque qu'il ne peut combler chez lui. Il étouffe parmi les siens, ayant perdu le sens des signes culturels qui l'assurent de son identité, et il ressent le besoin viscéral de combler le vide en amorçant (ce qu'il croit être) un acte de liberté, celui de partir.

<sup>96</sup> RICARD, F., "Le Relais européen" dans *La Littérature contre elle-même*, p. 188.

<sup>97</sup> CARRIÈRE, Fernan, "Parti de Québec à la recherche de son frère" dans *Un Homme grand*, p. 148.



« Traverser, franchir des espaces aux frontières contraignantes, c'est bien évidemment s'affranchir de l'inertie », écrit Simon Harel.<sup>98</sup> Mais cet acte suppose l'option de se définir au contact de l'étranger.

Quitter le Québec pour la Californie permet une réflexion sur la constitution de l'identité sociale à la faveur d'un salutaire dépaysement. La rencontre de l'étranger suppose de fait la perception d'une étrangeté: indétermination suscitée par la confusion des lieux, émiettement des identifications [...]<sup>99</sup>

Le héros de la route se place en position d'extra-territorialité et cherche à pallier un manque en s'exposant au cosmopolitisme. S'il ne trouve pas ce qui le comblerait, il trouve au moins dans l'exil ce qui le met en perspective et lui permet de prendre conscience de son métissage. En ce sens, l'étranger (l'Américain, ou la figure de l'Indien) relativise l'importance du héros.

#### 4. Conclusion

Le nomadisme au Québec, s'il témoigne d'une peur de l'assoupissement et du cantonnement, renferme paradoxalement une utopie sédentaire, c'est-à-dire le rêve d'un établissement sans heurt qui se réalise au prix d'une douloureuse traversée du territoire. Au risque de briser les mythes, la route vers l'Amérique s'impose pour qui veut fuir la sédentarisation dangereuse et se projeter dans un nouvel univers. Mais le problème n'est pas pour autant réglé: le nomadisme, comme la sédentarité, propose sa forme de liberté illusoire, et nous renvoie irrémédiablement à un point de départ. Je ne peux me définir ni en restant chez moi, ni envers un ailleurs mensonger. La question demeure donc: où et comment me définir ?

Le roman de la route québécois, en soulevant de telles questions, confirme donc l'existence d'une écriture proprement continentale qui, plutôt que par la langue, illustre sur un mode thématique la spécificité de l'individu nord-américain. Le corpus rassemblé sous l'appellation « roman de la route québécois » n'est peut-être pas très vaste, mais il est suffisant pour faire valoir l'éternel tiraillement entre l'appel européen et l'appel américain dont témoigne notre littérature. Mais un tel type de récit, auquel j'ai voulu moi-même contribuer, ne plaide pas nécessairement en faveur de l'option

---

<sup>98</sup> HAREL, S., *op. cit.*, p. 160

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 30.

continentale. Elle peut ne refléter que la fascination qu'exerce la route, et les mythes qu'inspirent les grands espaces.

Il y aurait bien sûr lieu de s'attarder davantage sur chacune des notions abordées dans ce travail. Une réponse plus complète et plus nuancée à cet effort de définition du roman de la route aurait probablement été possible s'il avait fait l'objet d'un mémoire complet. J'ajouterai seulement, au-delà de la perspective littéraire, qu'en tant que voisins immédiats d'un empire omniprésent dans le monde, nous nous devons de réfléchir plus avant sur les incidences culturelles que son hégémonie exerce sur nous. Dans cette optique, je conçois le roman de la route québécois comme une manifestation littéraire de notre attraction (consciente ou inconsciente) envers tout ce que font miroiter les États-Unis, que ce soit à travers la poétisation des grands territoires, l'élévation de biens de consommation en déterminatifs identitaires (« *dis-moi quelle est ton auto, je te dirai qui tu es* ») ou la médiatisation d'un rêve et d'un message qui nous charment, mais dont ils ont revendiqué la propriété exclusive. D'ailleurs, notre vulnérabilité face à la diffusion tous azimuts de ce message ne serait-elle pas à l'origine de cette ambivalence, cette relation amour-haine entretenue à l'égard des États-Unis ?

## BIBLIOGRAPHIE

### Romans de la route

- ARCHAMBAULT, Gilles. *Le Voyageur distrait*. Montréal, L'Hexagone, 1988. 147 p.
- BARCELO, François. *Le Voyageur à six roues*. Montréal, Libre Expression, 1991. 261 p.
- GOBEIL, Pierre. *Dessins et cartes du territoire*. Montréal, L'Hexagone, 1993. 138 p.
- KEROUAC, Jack. *Les Anges vagabonds*. Trad. de l'anglais par Michel Deutsch. Paris, Denoël, 1968, (éd. angl. 1965). 254 p.
- KEROUAC, Jack, *Les Clochards célestes*. Trad. de l'anglais par Marc Saporta. Paris, Gallimard, 1990, (éd. angl. 1957). 373 p.
- KEROUAC, Jack, *On the road*. Intro. de Ann Charters. New-York, Penguin Books, 1991. xxxiii-310 p.
- KEROUAC, Jack. *Vanité de Duluo. Une éducation aventureuse*. Trad. de l'américain par Brice Mathieussent. Paris, Christian Bourgois, 1979. 328 p.
- LARUE, Monique. *Les Faux-fuyants*. Montréal, Québec-Amérique, 1982. 201 p.
- MILLER, Henry, *Le Cauchemar climatisé*. Trad. de l'anglais par Jean Rosenthal. Paris, Gallimard, 1986, (éd. angl. 1954). 334 p.
- NABOKOV, Vladimir. *Lolita*. New-York, Putnam, 1955. 319 p.
- PIRSIG, Robert. *Traité du zen et de l'entretien des motocyclettes*. Trad. de l'américain par Maurice Pons, Andrée et Sophie Mayoux. Préf. d'Octave Mannoni. Paris, Seuil-Points, 1978 (éd. angl. 1974). 351 p.
- POISSANT, Alain. *Vendredi-Friday*. Montréal, Garamond du Roseau, 1988. 131 p.
- POULIN, Jacques. *Volkswagen Blues*. Montréal, Québec-Amérique, 1984. 290 p.
- PRONOVOST, André. *Appalaches*. Montréal Boréal, 1992. 334 p.
- RICHARD, Jean-Jules. *Journal d'un hobo*. Montréal, Parti Pris, 1965. 292 p.
- STEINBECK, John, *Travels with Charley*. New-York, Viking Press, 1962. 246 p.
- UPDIKE, John, *Rabbit, Run*. New-York, Knopf, 1960. 307 p.

### Mémoire du genre

- de BEAUVOIR, Simone. *L'Amérique au jour le jour*. Paris, Gallimard, 1954. 376 p.
- BUIES, Arthur. *L'Outaouais supérieur*. Québec, C. Darveau, 1889. 309 p. : cartes pliées.
- CERVANTES, *Don Quichotte I*. Trad. de l'espagnol par Louis Vardiot. Préf. de Louis Urrutia. Paris, Garnier-Flammarion, 1969. 506 p.
- CHATEAUBRIAND, François-René. *Mémoires d'outre-tombe, tome I*. Paris, La Pléiade, 1946. XLii- 1232 p.
- GOETHE, Johann. *Wilhelm Meister's apprenticeship and travels*. New-York, Ams Press, 1969. 2 vol.
- GUÈVREMONT, Germaine. *Le Survenant*. Montréal, Fides, 1974 (Éd. Beauchemin 1945). 210 p.
- LaHONTAN, Louis de. *Dialogues avec un sauvage*. Paris, Sociales, 1973; Ottawa, Leméac, 1974. Préf. de Maurice Roelens. 178 p.
- LESAGE, Alain René. *Gil Blas de Santillane, tome I et 2*. Intro. de Émile Faguet. Paris, Nelson, 1935-37. 506 p. et 512 p.
- RABELAIS, François. *Gargantua*. Adapté au français moderne par Maurice Rat. Verviers, Gérard et cie., bibliothèque Marabout, 1962. 256 p., ill.
- STERNE, Laurence. *Tristram Shandy*. Intro. de G. Saintbury. New-York, E.P. Dutton, 1961. 478 p.
- TOCQUEVILLE, Alexis de. *De la démocratie en Amérique*. Préf. d'André Jardin. Paris, Gallimard, 1986. 2 vol.
- WHITMAN, Walt. *Complete poetry and collected prose*. Justin Kaplan, éd. New-York, Literary Classics of the United States, 1982. 1380 p.

### Ouvrages théoriques consultés

- AMMIRATI, Charles. *Le Roman d'apprentissage*. Paris, PUF, 1995. 120 p.
- ANCTIL, Pierre, et al. *Un Homme grand: Jack Kerouac à la confluence des cultures (at the crossroads of many cultures)*, Ottawa, Carleton University Press, 1990. xxi-236 p.

- ASSAF, Francis. *Lesage et le picaresque*. Paris, Nizet, 1983. 149 p.
- BAKHTINE, Mikhaïl. *Esthétisme de la création verbale*. Trad. du russe par Alfreda Aucouturier. Préf. de Tzvetan Todorov. Paris, Gallimard NRF, 1984 (éd. russe 1979). 402 p.
- BATAILLON, M. *Le Roman picaresque*. Paris, La Renaissance du livre, 1931. 154 p.
- CHASSAY, Jean-François. *L'Ambigüité américaine. Le Roman québécois face aux États-Unis*. Montréal, XYZ Éditeurs, coll. "Théorie et littérature", 1995. 197 p.
- DELEUZE, Gilles, et F. GUATTARI. "Qu'est-ce qu'une littérature mineure" dans *Kafka: pour une littérature mineure*. Paris, Minuit, 1975. p. 29-50.
- DETTELBACH, Cynthia Golomb. *In the Driver's seat. The Automobile in American literature and popular culture*. Westport CT, Greenwood Press, 1976. xii-139 p.
- DiSANTO, Ronald J. *Guidebook to Zen and the art of motorcycle maintenance*. New-York, William Morrow, 1990. 407 p., graph.
- DOIRON, Normand. *L'Art de voyager. Le Déplacement à l'époque classique*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval; Paris, Klincksieck, 1995. 258 p.
- DUBOIS, Jacques. *L'Institution de la littérature*. Paris, Nathan / Labor, 1978. 188 p.
- FEIED, Frederick. *No Pie in the sky. The Hobo as American cultural hero in the works of Jack London, John DosPassos and Jack Kerouac*. New-York, Citadel Press, 1964. 95 p.
- GOMEZ-GÉRAUD, Marie-Christine, éd. *Les Modèles du récit de voyage*. Paris, Centre de recherches du département de français de Paris X-Nanterre, 1990. 199 p.
- HAREL, Simon. *Le Voleur de parcours*. Longueuil, Le Préambule, 1989. 309 p.
- JAKLE, John A. *The Tourist: Travel in Twentieth Century North America*. Lincoln, University of Nebraska Press, 1985. xiv-382 p., ill.
- JULLIEN, Dominique. *Récits du Nouveau Monde. Les voyageurs français en Amérique de Chateaubriand à nos jours*. Paris, Nathan, 1992. 247 p.
- L'HÉRAULT, Pierre. "Pour une cartographie de l'hétérogène: dérives identitaires des années 80" dans *Fictions de l'identitaire au Québec*. Montréal, XYZ éditeurs, 1991, p.53-114.
- MAILHOT, Laurent. "Volkswagen Blues, de Jacques Poulin, et autres histoires américaines du Québec". *Oeuvres et critiques: Revue internationale de la*

*réception critique des oeuvres littéraires de langue française*, vol.XIV, no.1, 1989, p.19-28.

MIRAGLIA, Anne-Marie. *L'Écriture de l'Autre chez Jacques Poulin*. Candiac, Éd. Balzac, 1993. 243 p.

MOGEN, David, Mark BUSBY et Paul BRYANT, éd. *The Frontier experience and the American dream. Essays on American literature*. College Station, Texas A&M University Press, 1989. vii-282 p., ill.

MORENCY, Jean, *Le Mythe américain dans les fictions d'Amérique. De Washington Irving à Jacques Poulin*. Québec, Nuit blanche, 1994. 261 p.

MORISSONNEAU, Christian. *Littérature québécoise: voix d'un peuple, voies d'une autonomie*. Édité par Gilles Dorion et Marcel Voisin. Bruxelles, éditions de l'Université de Bruxelles, 1985, p. 77-82.

MORIN, Michel, et Claude BERTRAND. *Le Territoire imaginaire de la culture, tome 2*. LaSalle, Québec, Hurtubise HMH, 1982. 317 p.

MOUREAU, François, éd. *Métamorphoses du récit de voyage. Actes du Colloque de la Sorbonne et du Sénat (2 mars 1985)*. Préf. de Pierre Brunel. Paris, Champion; Genève, Slatkine, 1986. 173 p., pl., ill.

PASQUALI, Adrien. *Le Tour des horizons. Critique et récits de voyages*. Avant-propos de Claude Reichler. Paris, Klincksieck, 1994. xvii-179 p.

PATTON, Phil. *Open Road. A Celebration of the American Highway*. New-York, Simon & Schuster, 1986. 304 p., ill.

PETILLON, Pierre-Yves. *La Grand-route. Espace et écriture en Amérique*. Paris, Seuil, 1979. 253 p.

PRIMEAU, Ronald. *Romance of the road. The Literature of American highway*. Bowling Green OH, Bowling Green University Popular Press, 1996. xi-170 p.

RICARD, François. "Le Relais européen" dans *La Littérature contre elle-même*. Préf. de Milan Kundera. Montréal, Boréal Express, 1985. 195 p.

ROSZAK, Theodore. *The Making of a counter-culture*. Garden City, NY, Doubleday, 1969. xiv-303 p.

SOUILLER, Didier. *Le Roman picaresque*. Paris, PUF, série "Que sais-je ?", 1980. 127 p.

SPENGE MANN, William. *The Adventurous muse*. New Haven, Yale UP, 1977. ix-290 p.

STARER, Jacqueline, *Les Écrivains beats et le voyage*. Paris, Didier, coll. Études anglaises, 1977. 273 p.

STOUT, Janis. *The Journey narrative in American literature. Patterns and departures*. Westport CT, Greenwood Press, 1983. xiii-272 p.

TODOROV, Tzvetan. *La Conquête de l'Amérique. La question de l'autre*. Paris, Seuil, 1982. 278 p., ill.

TURNER, Frederick Jackson. *The Frontier in American history*. New-York, H. Holt, 1928. 375 p., pl.

TUSKA, John, Vicki PIERARSKI et Paul J. BLANDING, éd. *The Frontier experience. A Reader's guide to the life and literature of the American West*. Jefferson NC, McFarland, 1984. xiv-434 p.

WOLFE, Tom. *The Kandy Kololed Tangerine Flake Streamline Baby*. Londres, J. Cape, 1966. xvii-299 p., ill.

#### Articles consultés

ANCTIL, Pierre. "Kérouac Québécois". *Voix et images*, vol. XIII, no.3 (39), automne 1989, p. 408-412.

BOYLE, James. "On the Road as a religion". *Recovering literature: A Journal of contextualist criticism*, vol.XV (été 1987), p. 19-36.

BOUVIER, Nicolas. "Routes et déroutes. Réflexions sur l'espace et l'écriture". *Écriture et voyage - Revue des sciences humaines*, no. 214, 1989, p. 177-186.

CHASSAY, Jean-François. "Reflets des États-Unis dans le roman québécois: une version de l'Amérique". *Urgences. Mythes et romans de l'Amérique*. Éd. par Jean Morency. Ottawa, no. 34 (décembre 1991), p. 7-19.

FARCET, Gilles. "Satori à Québec". *Spirale*, no. 76, février 1988.

HUNTLEY, Helen. "On the Road - An American experience". *The Bulletin of West Virginia Association of College English teachers*, vol.XIII, no.2 (Automne 1991), p. 165-173.

KATTAN, Naïm. "L'espace chez Jack, et le rêve américain". *Le Devoir*, 28 octobre 1972, p. xxxix.

LAPOINTE, Jean-Pierre. "Sur la piste américaine: le statut des références littéraires dans l'oeuvre de Jacques Poulin". *Voix et images*, vol. XV, no. 1 (43), automne 1989, p. 15-27.

L'HÉRAULT, Pierre. "Volkswagen Blues: Traverser les identités". *Voix et images*, vol. XV, no. 1 (43), automne 1989, p. 28-42.

MIRAGLIA, Anne-Marie. "L'Amérique et l'américanité chez Jacques Poulin". *Urgences. Mythes et romans de l'Amérique*. Éd. par Jean Morency. Ottawa, no. 34 (décembre 1991), p. 7-19.

MORENCY, Jean, éditeur. "Liminaire" dans *Urgences. Mythes et romans de l'Amérique*. Ottawa, no. 34, (décembre 1991), pp. 5-6.

MORISSONNEAU, Christian. "Le Nord québécois du XIX<sup>ième</sup> siècle. Mythe et symbole". *Forces*, no. 20, 1972.

PÉAN, Stanley. "L'Amérique: une fiction ?". *Urgences. Mythes et romans de l'Amérique*. Éd. par Jean Morency. Ottawa, no. 34 (décembre 1991), p. 20-33.

RICARD, François. "La vécriture de Jack Kerouac". *Liberté*, no. 128, mars-avril 1980, p.85-90.

VANT LAND, Hilligje. "Le Québec et l'Amérique. Les romans de Jacques Godbout". *Urgences. Mythes et romans de l'Amérique*. Éd. par Jean Morency. Ottawa, no. 34 (décembre 1991), pp. 46-60.